

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 10 avril 1925

Sommaire :

La comtesse de Ségur et la Bibliothèque Rose	M. Dussane
Le panaméricanisme	R. Dana Skinner
Quand le serviteur ne s'ennuie pas	Paul Cazin
Deux livres	Omer Englebert

Les idées et les faits : Chronique des idées : La plus grande énigme de l'histoire,
Mgr. J. Schyrgens. — Indes anglaises. — Hongrie.

La Semaine

♦ Les élections ont — à la surprise de tout le monde, et, sans doute, surtout des socialistes — appuyé à gauche.

Les profondes répercussions de la vie chère ont provoqué une vague de mécontentement qui a porté le bateau rouge un peu plus près du pouvoir.

Heureusement que nombre de libéraux ont voté pour les catholiques et qu'ainsi les socialistes trouvent devant eux un parti aussi puissant que le leur.

Qui gouvernera demain ?

L'intérêt supérieur de la Patrie demande que catholiques et libéraux se consentent mutuellement tous les sacrifices nécessaires pour constituer le gouvernement.

Une expérience socialiste coûterait trop cher au pays et tarirait les sources vraies de sa richesse.

L'heure est grave. Le patriotisme exige que l'on brave le mécontentement et que l'on oublie l'intérêt trop étroit de son parti pour servir la Belgique.

♦ Notre cher collaborateur et ami, que depuis quatre ans nos lecteurs retrouvent ici, chaque semaine avec un égal plaisir, Monseigneur Schyrgens, vient de recevoir de S. S. le Pape une prélature romaine, en reconnaissance de services éminents rendus pendant plus de quarante années à l'Église de Belgique.

Nos vives félicitations.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque postal : 489,16)

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



DU C ANVERS

La
Grande
Marque
Belge

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : 90,000,000 SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES : 20,250,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :
68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :
**BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, Rue de Louvain**

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 5.00 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . . 5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

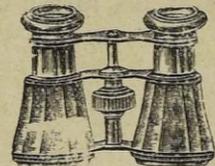
1° Après le cinquième mois	5.20 %
2° Après le quatrième mois	5.15 %
3° Après le troisième mois	5.10 %
4° Après le deuxième mois	5.05 %
5° Après un mois	5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : **500 francs** minimum et multiples de 500 fr.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◇
Lunetterie
Opique
Jumelles
Baromètres
◇



◇
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires
◇

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

La comtesse de Ségur et la Bibliothèque Rose⁽¹⁾

Les magiciens des contes de fées avaient, paraît-il, le pouvoir de faire surgir, par de certains mots mystérieux, des palais enchantés, des animaux fabuleux, des plantes imprévues, mille décors merveilleux... On croit communément leur secret perdu : eh ! bien, je prétends qu'on a tort. Il existe encore des mots magiques, dont les seules syllabes, dès qu'on les prononce, illuminent les visages, répandent la sourire, amollissent délicieusement les cœurs. Et parmi les plus magiques de ces mots magiques, il faut ranger ces deux-ci, l'un savant, l'autre champêtre, mais qui font depuis bien des années le meilleur ménage du monde ensemble, ces deux mots illustres : *Bibliothèque Rose*.

Sommes-nous dans une réunion mélancolique ? Des gens austères ont-ils parlé jusqu'à être ennuyeux ? A-t-on bien ressassé les mille ennuis de la vie quotidienne, l'insolence des bonnes et le prix du pain ? Laissez tomber dans le cercle assombri de la conversation les deux mots magiques : *Bibliothèque Rose*, — tout aussitôt, pour chacun des interlocuteurs c'est un monde qui surgit, différent et pareil tout à la fois, un monde où les arbres sont plus grands, les maisons plus vastes, la nuit plus noire et le ciel plus bleu, les fleurs plus odorantes et les éléments plus redoutables, le monde démesuré, le monde chéri des souvenirs d'enfance. Et, dans tous les tableaux ainsi évoqués, — coins de parc au printemps, devants de foyer citadins aux crépuscules d'hiver — mêlés aux visages des disparus, accrochés à la jupe de la maman ou cachés dans les basques du vieux parrain, le même petit peuple s'agite, babille, pleure, chante et nous sourit, le même petit peuple de compagnons imaginaires dont nous avons vécu les aventures : *Sophie*, le *Bon petit Diable*, *François le Bossu*, *Gaspar* et sa fortune, le bon chemineau *Dilloy*, *Mademoiselle Primerose* et *Madame Bonbeck*... que sais-je... *Bibliothèque Rose* !

Nous voilà tous rajeunis et ragaillardis, nous rions, nous battons des mains, les exclamations s'entrecroisent... et dans un coin du salon, il me semble de voir le bon visage de la comtesse de Ségur, qui sourit de ses grands yeux tendres aux petits enfants que nous sommes redevenus. Voulez-vous que nous lui fassions signe, voulez-vous que nous essayions de la retenir parmi nous quelques instants ?

* * *

Il paraît qu'il lui arriva, sur la fin de ses jours, d'être abordée, à la sortie de la messe, par un gamin ou une fillette plus hardi que d'autres, et qui lui demandait : « Est-ce bien vous, Madame, qui avez écrit les *Mémoires d'un âne* ? Mais oui, mon petit ami, pourquoi me demandes-tu cela ? — Madame, alors, permettez-moi de vous embrasser ! »

Je crois bien que tous, plus ou moins, nous avons eu envie, en lisant ses livres, de la connaître et de l'embrasser pour tant de charmantes histoires — et l'on peut dire que nous nous sommes tous un peu sentis ses petits-enfants.

Telle que nous l'imaginons à travers ses contes, si raisonnable, si tendre, toute pleine de pieuse sagesse et de douce gaité, ne personnifie-t-elle pas, en effet, l'idéale grand-mère française, l'idéale grand-mère de chez nous ? Et certes, elle le fut. Or, il y a de quoi rêver, car cette parfaite grand-mère française était russe, et très russe.

Elle était née, en 1799, de ce comte Rostopchine qui, gouverneur de Moscou lors de la campagne de Napoléon, résolut de faire brûler sa ville plutôt que de la livrer aux Français, et d'une mère au caractère mystérieux, intelligente et rigide, mystique jusqu'à la dureté, sévère pour autrui comme pour elle-même. Ils possédaient d'immenses richesses, des propriétés dont ils ignoraient l'étendue, des milliers de serfs, et parmi toute cette puissance, leur vie quotidienne était d'une rudesse quasi pareille à celle qu'aurait pu leur infliger la pauvreté.

Sophie Rostopchine, qui devait devenir notre comtesse de Ségur, fut très durement élevée. Vous avez tous présent à la mémoire un des livres les plus célèbres de la Bibliothèque Rose : *Les Malheurs de Sophie*. Elle prit soin dans la dédicace de cet ouvrage de nous en avertir, avec d'ailleurs un excès de sévérité pour elle-même, et elle le confirma maintes fois oralement : Sophie et ses malheurs, c'est bien elle-même, et le livre est plein de ses souvenirs d'enfance, textuels ou à peine transposés.

Voici, par exemple, la fameuse histoire du pain des chevaux. Remarquons au passage que cette écurie de Madame de Réan, peuplée de cent chevaux, me paraît beaucoup plus russe que normande. Sophie, en portant du pain aux chevaux, en dérobe un morceau, et cela lui attire de graves ennuis. Sophie avait toujours faim, nous dit-elle. On peut ne voir là qu'une gourmandise d'enfant, comme dans l'histoire suivante, où la fermière ayant apporté, à la bonne, un pot de crème et du pain chaud, Sophie, toujours affamée, en mange une telle quantité qu'elle se rend malade et demeure à jamais dégoûtée de la crème fraîche et du pain bis. Mais qui sait si sa gourmandise n'était pas légitimement aiguësée par un robuste appétit que l'austère ordinaire de la comtesse Rostopchine laissait insatisfait ?

Vous vous rappelez également le jour où Sophie ayant reçu en cadeau un service à thé de poupée, se met à faire le thé pour ses amis. Par crainte des dégâts, on lui a refusé les ingrédients nécessaires, alors elle a une idée — les fameuses idées de Sophie n'étaient que les mauvais tours de sa prodigieuse imagination — elle délaye le blanc de l'argenterie pour faire du lait, elle cueille des feuilles de trèfle pour remplacer les feuilles de thé, et bravement, elle remplit sa théière avec l'eau de la jatte du chien. Nous

(1) Conférence faite à la tribune des Grandes Conférences Catholiques sous les auspices de S. E. le Cardinal Mercier.

avons tous bien ri de cette histoire. Mais grand'maman Ségur a souvent raconté à ses petits enfants que l'eau du chien ne lui avait pas paru méprisable autrefois. Souffrant souvent de la soif, elle avait appris à lapper, comme son ami le chien, dans la lourde écuelle posée à la porte de la niche. Cela n'est pas, cela ne peut pas être un trait de gourmandise.

Nous savons comment Sophie était vêtue : elle nous le dit elle-même dans le chapitre des cheveux mouillés : une simple robe en percale blanche, décolletée et à manches courtes, hiver comme été, des bas un peu gros et des souliers de peau noire.

Si l'on veut bien songer que ceci se passait, non point sous le ciel de Paris ou de Bruxelles, mais sous celui de Moscou, on aura peine à ne pas trouver cette austérité excessive.

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas : cette éducation rude n'était pas une éducation négligée, bien loin de là. La culture de la comtesse Rostopchine allait de pair avec son caractère. Sévère pour le corps de ses enfants, elle était attentive au soin de leur esprit et de leur âme. Sophie reçut l'éducation qu'on appelait alors en Russie l'éducation à la française : elle apprit, dès son enfance, plusieurs langues, et put, très rapidement, développer les dons de son extraordinaire imagination. Le comte Rostopchine disait alors d'elle, très affectueusement d'ailleurs : « Sopheletta rempli à la maison les fonctions de bouffon ; elle passe son temps à inventer des histoires auxquelles personne ne comprend rien. »

Imagination prodigieuse, retenons bien cela. Retenons aussi que cette petite Sophie était pleine de fougue, d'impulsions irrésistibles, ardente et excessive aussi bien dans ses caprices que dans ses repentirs. Nous l'avons vue se rendre malade pour avoir trop mangé de crème et de pain chaud, mais un jour qu'elle tricotoit un bas, elle avait laissé échapper une maille ; devant son ouvrage ainsi gâté, elle fut prise d'un violent désespoir et cria qu'elle voulait mourir. On lui représenta qu'elle offensait Dieu en souhaitant mourir, et elle répondit parmi ses larmes : « Le bon Dieu me pardonnera, il voit bien que je suis trop malheureuse pour continuer à vivre. »

Comment cette fougueuse petite Russe devint-elle la sage comtesse de Ségur que nous devinons dans son œuvre ? Il faut, si on veut le bien comprendre, reprendre les choses d'assez haut. L'incendie de Moscou avait fait du comte Rostopchine une figure trop populaire en Russie. Il connut l'ingratitude de son souverain, la jalousie de ses rivaux, et finalement une sorte de disgrâce. Ulcéré, il quitta son pays pour de longues saisons dans les villes d'eau allemandes, puis pour la France, malgré toute l'antipathie que lui avaient inspirée les Français dès avant Napoléon, et qu'il avait manifestée en toute occasion par la plume, par la parole et par l'action. Car cette pauvre France est toujours la même : si rayonnante que, lorsqu'on se sent en pleine force, on la jalouse, on la redoute, on la combat — si douce que, lorsque le corps ou l'âme sont irrémédiablement blessés, c'est encore à la clémence de son ciel et à l'insouciance urbanité de ses mœurs qu'on demande le repos, le soulagement et la paix.

Or, depuis près de dix ans déjà, la comtesse Rostopchine avait, sous l'influence des remarquables Pères Jésuites alors missionnaires en Russie, quitté le culte schismatique pour rentrer dans le sein de l'Église catholique. Elle l'avait fait avec la bravoure qui semblait être la devise de cette famille, risquant la colère du Tsar en fréquentant ostensiblement les offices catholiques de sa ville. A son influence dans sa famille, à l'influence des Jésuites dont je vous parlais à l'instant, s'ajouta, sur l'esprit de Sophie adolescente, l'influence d'une femme exceptionnelle qui allait tenir une place éminente dans la société catholique française, une Russe, elle aussi, M^{me} Swetchine. Catholique militante, âme et intelligence d'élite, il nous est resté d'elle des paroles

profondes. C'est elle qui disait : « C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur que l'on ne s'ennuie pas », et elle avait trouvé, pour figurer ce qu'il peut toujours y avoir de bienfaisant dans les épreuves de la vie, cette poétique image : « Tout nuage a sa frange d'argent. »

Sophie était, à son tour, catholique, depuis deux ans, quand, en 1816, elle arriva à Paris sous l'égide de M^{me} Swetchine, et c'est M^{me} Swetchine qui, peu après, servit de trait d'union entre la famille Rostopchine et la famille de Ségur, et enfin fit le mariage de Sophie avec Eugène de Ségur, arrière-petit-fils de Philippe, maréchal de France, petit-fils de Louis, qui fut volontaire en Amérique et ambassadeur en Russie sous Louis XVI, neveu de Philippe de Ségur, l'historien de Napoléon.

Comment était-elle alors ? Elle accusait une grande ressemblance physique avec son père. On ne pouvait la dire jolie, mais sa physionomie devait attirer l'attention, car ses cheveux cendrés étaient magnifiques, son teint éclatant, et si sa bouche s'ouvrait un peu trop, si ses pommettes étaient un peu trop saillantes, toute la vivacité de son intelligence se reflétait dans ses grands yeux verts-bruns, rayonnants à la fois de malice et de bonté.

Elle fut tout de suite adoptée et jetée dans les grands salons français où l'introduisit la famille de Ségur, et elle vécut, tout occupée des devoirs et des joies de la maternité (elle eut huit enfants) sans que rien dénonçât en elle la future femme de lettres qu'elle ne fut d'ailleurs à vrai dire jamais, comme nous le verrons tout à l'heure.

Ne restait-il rien, dans cette jeune comtesse de Ségur, de l'impétueuse Sophie de Voronovo ? Le sang russe avait-il disparu sous le climat parisien ? Non pas. Les traits curieux abondent dans les souvenirs que j'ai pu recueillir sur elle parmi ceux de ses petits-enfants qui vivent encore. Et dans ces portraits, qui datent de son âge mûr, les traces de l'ardeur première sont encore bien marquées, et les vestiges de la race et de l'éducation slaves demeurent parfaitement visibles.

e vous parlais de son impétuosité : elle demeura toujours primesautière. Ses sympathies et ses antipathies étaient aussi prononcées que soudaines. Mais elle alliait à cette spontanéité une imprévue solidité de caractère. Ses amitiés, pour être soudaines, n'en étaient pas moins durables.

Elle garda toute sa vie l'insouciance, très russe, de l'argent. Brouillée avec l'arithmétique, jugeant inutile de garder les factures déjà acquittées, elle fut parfois victime de fournisseurs indélicats qui réussirent à lui faire payer trois fois le même mémoire. Par toutes sortes de générosités dont beaucoup sont demeurées secrètes, elle diminua peu à peu sa fortune personnelle, tant, qu'à la fin de sa vie, tout en ayant conservé un train de maison décent, il lui arrivait de se priver réellement dans ses dépenses les plus légitimes. Son fils, le célèbre prélat Mgr de Ségur, raconte, dans le petit livre qu'il nous a laissé sur elle, qu'en 1873 (elle devait mourir l'année suivante, âgée de soixante-quinze ans), voulant lui faire un cadeau pour sa fête, il consulta sa femme de chambre sur ce qui pourrait lui être agréable : « Si Monseigneur, répondit la femme de chambre, veut faire à Madame la Comtesse un bien grand plaisir, il n'a qu'à lui donner une robe de soie noire : voilà plus de deux ans que Madame en a envie, sans pouvoir jamais y arriver. »

Mais quoi, n'a-t-elle pas fait dire, dans un de ses livres les plus charmants, le *Bon petit Diable*, à cette adorable jeune aveugle qui mériterait de sortir d'un roman de Dickens, ne lui a-t-elle pas fait dire, à propos de l'avarice de Madame Mac Miche, cette parole exquise : « Quand on met son cœur avec son argent, la malédiction de Dieu est sur la maison ». La comtesse de Ségur, elle, mit son argent avec son cœur, c'est-à-dire qu'elle dépensa

l'un et l'autre en s'oubliant soi-même. Pour le cœur, mon Dieu, plus on en dépense plus on en a, mais pour l'argent, hélas, il n'en va pas de même... Sa prodigalité russe était devenue la plus dévouée, la plus sainte générosité.

Et cette imagination de la petite Sophaletta, était-elle tarie? Pas le moins du monde. Son œuvre en donne des preuves à chaque page. Relisez, pour votre plaisir, dans le volume des *Comédies et Proverbes*, la comédie intitulée le *Petit de Crac*. Vous y verrez comment le jeune Léonce, ayant omis de rapporter à ses amis un cahier de charades qui lui a été confié, se tire d'affaire en inventant coup sur coup toute une série de scènes dramatiques où il introduit un ours dans une maison de Paris, se bat avec lui, le tue, et comme on lui demande à voir le cadavre de cette bête fauve, imagine sur le champ que le cuisinier, appelé pour le dépecer, a si bien ameuté les voisins que tout le quartier s'est partagé les dépouilles de l'ours, et qu'il n'est même pas resté la queue de ce superbe animal.

Et certes, beaucoup d'enfants, s'étant mis dans un mauvais cas, sont capables d'essayer de mentir et d'inventer une histoire — mais pour inventer avec cette rapidité et cette abondance, il faut bien être de Moscou... ou de Marseille.

Comme tous les imaginatifs, elle avait un fonds de crédulité naïve. Quand on invente si bien, la vraisemblance n'est plus nécessaire, ni dans les histoires qu'on imagine, ni dans celles qu'on écoute. Elle avait gardé, notamment, une grande confiance dans la publicité des journaux. Elle lisait les annonces avec soin. Elle y voit un jour recommander des semences de choux qui donnaient chacune 120 kilogrammes de récolte. Voilà son imagination qui part en campagne, et qui voit le potager du château des *Nouettes* débordant de légumes fabuleux. Elle écrit à l'adresse indiquée et reçoit cette humiliante réponse : « J'ai fait passer cette annonce pour voir combien d'imbéciles seraient capables d'y croire. Vous êtes le quatorzième. »

N'est-ce pas un reconnaissable vestige des mœurs russes cette habitude du fouet qui se retrouve dans toute son œuvre? Je sais bien qu'il y a soixante ou soixante-dix ans, un marmot ne se croyait pas assassiné pour une taloche reçue de temps en temps, mais de là aux terribles corrections infligées par Madame Fichini à Sophie, par Madame Mac Miche à Charles Mac Léance, ou par le général Dourakine à Torchonnet, il y a loin, il y a toute la distance qui sépare la France de la Russie. Il est juste d'ajouter que Madame de Ségur réprouva toujours ces cruautés, et qu'elle ne manque point d'opposer à ces systèmes barbares les heureux effets de l'éducation douce et ferme donnée à leurs enfants par les Rosbourg, les Réan et les Fleurville.

Je vous disais qu'elle était naïve, à cause de son imagination et aussi parce qu'étant elle-même très bonne et très droite, elle ne soupçonnait jamais le mal. Les grandes âmes sont toujours exposées à la candeur. Mais si elle était naïve, elle n'était ni sottise, ni faible, elle haïssait ce mensonge et cette hypocrisie à la duperie desquels elle se sentait plus exposée qu'une autre. Quand elle les avait percés à jour, le vieux Rostopchine et sa rudesse se réveillaient en elle. Elle aimait peu le monde, et trouvait toutes sortes de prétextes pour quitter le moins possible le cercle de famille où elle se plaisait tant. Un jour cependant, elle dérange ses habitudes pour aller faire une visite de condoléance à une dame qui venait de perdre son père. Mais devant la tiédeur du chagrin de la dame, qui s'inventait elle-même des consolations pour justifier son indifférence, elle perdit patience et s'écria : « Enfin, Madame, après tout, si ça ne vous fait rien, moi ça m'est complètement égal! »

Oui, elle était bien la fille du vieux Rostopchine et elle avait hérité de son courage. Une nuit, au château des *Nouettes*, elle

avait alors trente ans, elle fut réveillée par le bruit d'une porte qui battait dans le vestibule. Elle se leva et sans penser seulement à prévenir son mari qui était dans la chambre voisine, elle passa un peignoir, des pantoufles, prit un couteau et descendit voir ce qui se passait dans le vestibule. Elle ouvrit une première porte : il n'y avait personne dans la pièce, mais la porte en face d'elle se ferma. Pas d'erreur, un voleur était là, caché! Elle va à cette autre porte, l'ouvre, personne encore, mais la porte en face se ferme à son tour. Elle alla ainsi de pièce en pièce, ouvrant toujours des portes qui se fermaient à son approche, jusqu'à la grande salle à manger où elle eut le mot de l'énigme. Un domestique négligent était monté se coucher sans avoir terminé le nettoyage de l'argenterie. Il avait laissé l'orfèvrerie éparse sur les meubles, les fenêtres ouvertes, les portes ouvertes, et avait ainsi organisé un magnifique courant d'air qui, chaque fois que la comtesse ouvrait une porte, fermait automatiquement la porte correspondante. L'aventure finissait d'une façon bouffonne. Il n'en reste pas moins que, pendant un quart d'heure, la comtesse de Ségur avait parcouru son château avec l'idée bien nette qu'elle allait trouver derrière ces portes qu'elle ouvrait, un malfaiteur décidé à vendre chèrement sa vie.

Je crois que je puis dire sans blesser les dames de l'assistance, que cette attitude dépasse un peu la moyenne du courage féminin et je pense même pouvoir ajouter que beaucoup de messieurs se trouvant dans le même cas, n'auraient pas été extrêmement satisfaits.

Cependant, comme il est bien vrai que nous ne sommes pas parfaits et que nous ne possédons pas même nos qualités en entier, cette femme si courageuse était demeurée craintive en voiture, sans doute à la suite de quelque accident de son enfance.

Or, elle aimait beaucoup les animaux, je n'ai pas besoin de vous le dire, et elle gardait dans l'écurie de son petit château des *Nouettes*, un très vieux cheval qui n'était plus bon à grand chose, qui était si vieux qu'il n'avait plus de dents et qu'on nourrissait avec des bouillies et des panades, comme un bébé. Un jour, on eut cependant besoin de ce cheval, pour la promenade quotidienne de la comtesse. On l'attela et, par un de ces caprices qui resteront l'éternel mystère de la psychologie chevaline, ce très vieux cheval édenté, je ne peux pas dire qu'il prit le mors aux dents, puisqu'il n'en avait plus, mais enfin, il s'emballa. Ce ne fut pas très grave; au bout de quelques centaines de mètres on le calma et on ramena la comtesse à la maison, sans autre dommage. Elle raconta l'histoire à ses enfants et leur dit : « Vous me croirez si vous le voulez, j'étais si contente de voir qu'il pouvait encore s'emballer que j'ai oublié d'avoir peur! »

* * *

Vous pensez bien qu'elle était bonne et très bonne. Je voudrais vous faire remarquer combien son intelligence éclairait et vivifiait sa bonté. Nul n'eut plus qu'elle un juste sentiment du bien qu'on peut faire dans une certaine situation sociale et des devoirs qu'entraîne la fortune. Ses romans sont pleins de scènes charmantes où les familles de ses petits héros sont mêlées à toute occasion à la vie des paysans des environs; ouvrant le bal à leurs noces, installant leurs vieux domestiques dans des maisons où ils finiront leurs jours tranquilles. Enfin donnant à ceux qui sont socialement leurs inférieurs, mille preuves de la plus ingénieuse et de la plus constante sollicitude.

Or, ces scènes ne sont pas des imaginations, c'est bien ainsi que vivait la comtesse de Ségur et c'est bien ainsi qu'elle recommandait à ses petits-enfants de vivre à leur tour. Elle leur disait : « Il faut être poli une fois avec ses égaux et deux fois avec ses

inférieurs. » C'est peut-être pour cela que maintenant que les gens sont tous égaux, on arrive à n'être plus poli du tout.

Avoir commencé par le spectacle quotidien du knout administré à tort, et à travers, et arriver à un sentiment si exquis de la justice et de la bonté en gardant intacte son énergie première, quelle admirable ascension d'une belle âme et quel sujet de méditation pour nous.

Je vous disais tout à l'heure : comment l'impétueuse petite Sophie de Voronovo est-elle devenue la pieuse et calme comtesse de Ségur ? Eh bien, la réponse s'inscrit dans notre esprit à mesure que sa vie se déroule à nos yeux. Il faut admirer, une fois de plus, la prodigieuse fécondité des hautes disciplines morales : l'éducation française, l'influence catholique ont magnifiquement épanoui la petite plante sauvage du steppe.

Son impétuosité aurait pu devenir désordre ; sa générosité, gaspillage égoïste et imbécile ; son imagination, mensonge ; son courage, folie. Elle eut promené à travers le monde une princesse russe comme nous en avons tant vue dans les romans et dans la vie, capable du meilleur et du pire, anarchique et désorientée. Mais les heureuses règles l'ont rassemblée, unifiée. Toutes ses forces ardentes se sont spiritualisées, canalisées pour son plus grand bonheur et le bonheur des siens. Enfin, le feu qui avait allumé Moscou, le feu du vieux Rostopchine, est devenu en elle un doux rayonnement. La fille du destructeur fut une animatrice.

Et je songe, devant cette étonnante évolution, à ces torrents de la montagne qui dévastent tout sur leur passage, et dont la chute dans la vallée brise les arbres et menace les habitations.

Cette même énergie, cependant, si des hommes ingénieurs la captent, la transforment, cette même énergie redoutable devient lumière et elle finit, dans une lampe rustique, par éclairer le sommeil d'un nouveau-né. C'est ainsi que les réserves de cette âme puissante rayonnèrent non seulement sur ses huit enfants et ses dix-sept petits-enfants, mais sur toutes les générations suivantes. Son œuvre est vivante parce qu'elle est une œuvre de grand amour. Tout a été dit sur la réussite de cette œuvre. Nos parents l'ont aimée, nous l'avons aimée, nos enfants l'aiment et il n'y a pas de raison pour que les enfants de nos enfants ne l'aiment pas à leur tour. Comment fut-elle composée et peut-on trouver dans les circonstances de sa composition quelques-unes des raisons de cette réussite admirable ? Je vous parlais tout à l'heure de son petit château des *Nouettes*, qui était d'ailleurs plutôt une très grande maison bourgeoise qu'un véritable château. Elle y vivait une grande partie de l'année et ses enfants et ses petits-enfants l'accompagnaient le plus souvent. Elle gâtait horriblement ses petits-enfants, je n'ai pas besoin de vous le dire, et parmi tout ce qu'elle imaginait pour leur faire plaisir et leur embellir la vie, il y avait ses fameuses histoires. Grand'maman Ségur avait, toute petite, raconté des histoires à ses frères et sœurs, elle en avait ensuite raconté à ses enfants, elle en racontait maintenant à ses petits-enfants. Et elle les racontait si bien que non seulement les petits-enfants, mais les parents des petits-enfants, puis les amis des parents s'empressèrent autour d'elle et formèrent bientôt un cercle d'auditeurs très nombreux où les grandes personnes n'étaient pas celles qui s'amusaient le moins.

Un beau jour, Louis Veuillot, le grand écrivain catholique, qui était un familier de la maison, lui dit : « Quel dommage de laisser perdre tant de contes charmants qui auraient le plus grand succès. Pourquoi ne les écrivez-vous pas ? » Elle se récria, disant qu'elle n'était pas une femme de lettres et quelle ne pouvait songer à livrer son nom à la publicité. On insista. Enfin, elle se décida et, en 1858, elle avait donc cinquante-neuf ans, elle publia son premier roman, un des plus célèbres d'ailleurs, *Les Petites Filles modèles*. A partir de cette date et jusqu'en 1871, où une grave

maladie la laissa très diminuée et incapable d'un travail suivi elle publia au moins un volume par an et jusqu'à deux ou trois, toujours dédiés à l'un ou à plusieurs de ses petits-enfants.

Outre ses romans que nous connaissons tous, il y a dans son œuvre deux livres d'un caractère différent et qui méritent de retenir quelques instants notre attention. Se sont des ouvrages d'instruction religieuse : *La Bible d'une Grand'Mère* et *L'Évangile d'une Grand'Mère*. Dans ces livres, elle se met en scène sous son propre nom, elle met en scène ses petits-enfants également sous leur nom véritable. Elle leur raconte l'Histoire Sainte et son récit est interrompu par l'un ou par l'autre de ses petits-enfants qui pose une question, qui demande un éclaircissement, enfin qui manifeste les curiosités et les étonnements naturels à des enfants à qui on fait pour la première fois d'aussi merveilleux récits.

Or, une de ses petites-filles, Élisabeth Fresneau, précisément la dédicataire, des *Malheurs de Sophie*, devenue marquise de Moussac, et à qui je dois une grande partie des détails qui emplissent cette causerie, la marquise de Moussac me disait qu'elle avait chez elle ces deux livres d'Histoire Sainte, qu'elle s'en était servie pour l'instruction de ses enfants et que plusieurs de ses amis s'en étaient servis également pour l'instruction de leurs enfants. Or, les enfants, quels qu'ils fussent, n'ont jamais manqué d'interrompre le récit aux mêmes endroits où il est interrompu dans le livre, pour poser les mêmes questions qu'ils posent dans le livre. Il y a là l'indice d'une rare connaissance des réactions de l'intelligence enfantine.

En effet, elle était très proche des enfants. Pourquoi ? Evidemment parce qu'elle était intelligente et qu'elle employait son intelligence à les connaître et à les distraire. Mais je crois aussi que la tâche lui fut facilitée par ce fond russe qu'elle avait gardé. Il paraît que, lorsque ses petits-enfants avaient un grand chagrin, — et les chagrins des petits enfants sont des chagrins tout à fait respectables, car à sept ans on pleure pour une poupée cassée comme on pleurera à trente ans pour un ami perdu, on se console plus vite, voilà tout — quand un de ses petits-enfants avait un grand chagrin, c'était, plutôt qu'aux parents, à grand'maman Ségur qu'il allait le conter et, grand'maman Ségur, sans aucun effort, ressentait instantanément le chagrin de l'enfant avec la même facilité, avec la même sensibilité, et, bien entendu, le consolait d'autant mieux qu'elle avait plus sincèrement partagé sa peine.

Elle savait bien que ce sont là des dons qui ne sont pas répartis à tout le monde et qu'on ne s'improvise pas pédagogue. Elle disait : « On parle enfant comme on parle anglais ».

Et certes, nous aurons toujours, à songer à ses livres, la joie charmante dont je vous parlais au début de cette causerie, la joie d'évoquer des souvenirs d'enfance. Mais, je crois, que nous serions un peu injustes envers la comtesse de Ségur si nous ne lui gardions, dans nos souvenirs, que cette place-là, pour précieuse qu'elle soit.

* * *

De même, qu'une goutte d'eau, au bout d'un brin d'herbe, peut à elle seule réfléchir tout un paysage, de même, si nous nous penchons avec nos yeux de grandes personnes sur cette œuvre si volontairement limpide, si volontairement dépouillée de toutes les impuretés de la vie, nous pourrions voir s'y refléter toute une époque qui fut celle de Madame de Ségur et qui nous est d'autant plus chère qu'elle est, hélas, à peu près complètement disparue. Nous retrouverons là, avec quel plaisir mélancolique, ce caractère familial de l'ancienne civilisation qui va toujours en disparaissant. Nous y retrouverons cette vie douce, facile, où avec un peu de bonté et de pitié, on palliait tant de misères, car la vie était moins

confortable, peut-être, on travaillait un peu plus durement, on allait un peu moins vite d'un point à un autre, mais le cœur était plus constant, et avec cette charité qui le réchauffait, n'était-elle pas plus heureuse en définitive que celle d'aujourd'hui où l'amélioration matérielle, l'augmentation du bien-être, comme on dit, se compensent cruellement par une profonde, une irrémédiable misère morale?

Dans les mémoires du fameux *Cadichon*, un âne savant suffisait au divertissement de tout un village. Ce même village, maintenant, doit être empoisonné par de cosmopolites absurdités cinématographiques. Croit-on vraiment que l'intelligence humaine, que le bonheur humain, y aient gagné quelque chose? Et ses livres ont aussi parfois le charme d'un beau jour à son crépuscule. Au milieu de la civilisation qui fut celle de M^{me} de Ségur et qui est disparue, pointait déjà la civilisation nouvelle où nous vivons maintenant. J'attire particulièrement votre attention, à ce sujet, sur un livre très curieux qui n'est pas à recommander aux enfants, car il n'est pas moral (c'est même le seul livre de M^{me} de Ségur qui ne soit pas moral) : *La Fortune de Gaspard*. Gaspard est un jeune paysan dont les parents furent paysans depuis toujours et qui prend en dégoût la vie des champs et l'abandonne pour l'industrie.

Je vous disais que le livre n'était pas moral car Gaspard est ambitieux, ce qu'on ne peut lui reprocher, mais son ambition n'a rien de noble. Il veut fréquenter l'école, il veut devenir savant, mais ce n'est pas pour le plaisir de connaître, ni pour faire du bien, il veut devenir savant uniquement pour devenir riche.

Or, la comtesse de Ségur, paraît-il, ne faisait pas de plan pour ses romans. Elle les inventait au fur et à mesure de sa narration. Nulle part, cette méthode, si on peut l'appeler ainsi, n'est plus sensible que dans ce livre. Il est certain qu'au début du récit, Gaspard ne lui est pas sympathique ; il méprise ses parents, il s'insinue dans les bonnes grâces de l'usinier, M. Féréor, personnage qui a réellement existé aux environs des *Novettes*, par mille petites manœuvres sournoises qui frisent souvent la déloyauté. Il est bien vrai que le livre n'est pas moral puisque, attendrie probablement en chemin par l'énergie, la ténacité et la puissance de travail de Gaspard, la comtesse de Ségur finit par le récompenser par toutes sortes de bonheurs qu'il n'avait pas mérités tout à fait. Il est bien possible qu'en fin de compte Madame de Ségur, voyant commencer ce combat entre l'usine et les champs qui est devenu depuis si intense, il est bien possible qu'elle ait fini par ne plus savoir que penser ni à qui donner la préférence.

En tous cas, sa malice toujours éveillée recueillit une parole qui, depuis, est devenue un cliché de tous les journaux. Comme le jeune Gaspard a négligé la récolte du trèfle pour lire, dans un coin je ne sais quel livre, son père le corrige un peu vertement, comme on corrige, hélas, dans les romans de Madame de Ségur. Il va s'en plaindre au maître d'école qui lui répond cette phrase devenue illustre : « Tu es un martyr de la science! »

Vous verrez également passer dans ces romans enfantins l'ombre des grands bouleversements européens de la seconde moitié du XIX^e siècle. Ils lui fournirent maints personnages dont le pittoresque ne fut peut-être pas entièrement perdu par nos cerveaux d'enfants. Se sont les zouaves pontificaux de *Après la Pluie*, le *Beau Temps*; les charmants Polonais des *Deux Nigauds*, échappés aux guerres de l'Europe orientale; l'Italien génial et bouffon de *François le Bossu*, qui sort des guerres de l'Indépendance italienne; enfin, dans le général *Dourakine*, des souvenirs de Russie très vivants, notamment le récit de l'évasion du prince Romane qui est, à lui seul, un petit chef-d'œuvre.

Après vous avoir signalé dans l'œuvre de M^{me} de Ségur tant de tableaux aimables, justes, plaisants ou intéressants, je ne résiste pas au désir de lui faire, oh! très respectueusement et très affectueusement, mais de lui faire tout de même, une petite querelle.

Madame de Ségur connaissait très bien les paysans, elle connaissait très bien les enfants, elle connaissait très bien les Russes, elle connaissait très bien toutes sortes de gens. Il y avait cependant quelques catégories sociales dont elle se faisait une idée à la fois un peu sommaire et d'une excessive sévérité. Voici où je veux en venir : Dans *Les Vacances*, elle nous présente une famille de nouveaux riches qui se sont d'ailleurs enrichis par des moyens tout à fait convenables, qui s'appelle les Tourneboule. Ces Tourneboule ont une fille, la jeune Yolande, qui est une enfant insupportable, médisante, vaniteuse, arrogante et qui pervertit tous les enfants de son entourage par l'étalage de ses affreux défauts. A la fin du livre, Madame de Ségur réglant en quelques lignes le sort, d'ailleurs déplorable, de la famille Tourneboule, nous apprend que Madame Tourneboule est morte dans un voyage, que M. Tourneboule, ruiné, a dû revenir à son ancien état de marmiton, et voilà le sujet de ma querelle, « Quant à Mademoiselle Yolande » nous dit-elle, « mal élevée, sans esprit, sans cœur et sans religion, elle se fit « actrice quand elle fut grande et mourut à l'hôpital ». Eh bien! j'espère que si grand-maman Ségur revenait en ce monde, nous arriverions à lui faire adoucir un peu ce jugement-là.

Enfin, je ne veux pas terminer cette causerie sans vous signaler un charmant petit conte, qui est dans *Les Bons Enfants*, et qui s'appelle « La fée Prodigue et la fée Bon Sens ». Dans ce conte, un roi et une reine ont deux filles qui ont chacune pour marraine une fée. La fée Prodigue a appelé sa filleule « Insatiable » et lui a donné le pouvoir d'obtenir tout ce qu'elle désirerait, de réussir dans tout ce qu'elle entreprendrait. La fée Bon Sens, au contraire, a nommé sa filleule « Modeste » et l'a douée d'une grande sagesse; elle ne désirera jamais que ce qui est juste et raisonnable. En outre, elle lui a fait présent d'un miroir magique où elle pourra voir comment elle doit agir, le mal qu'elle a fait et le bien qu'elle peut faire.

En grandissant, Insatiable rend tout le monde malheureux autour d'elle par son mauvais caractère et ses parents sont assez injustes pour exiler Modeste qu'elle a prise en grippe. Modeste se résigne à vivre une vie calme et simple dans un château éloigné avec, pour compagnons, sa sœur de lait, sa bonne et de nombreux animaux tous plus intelligents les uns que les autres.

Enfin, vers l'âge de quinze ans, Insatiable a causé tant de désordre par ses désirs insensés à la cour de son père, que tout le monde la maudit et la déteste. Elle vient demander à sa sœur le fameux miroir de la fée Bon Sens et elle s'y voit si chargée d'iniquités qu'elle est prise d'un grand désespoir. Elle tombe malade et finalement meurt, non sans avoir, bien entendu, obtenu le pardon de toute sa famille.

Modeste, au contraire, revient à la Cour, épouse un prince charmant et vit très heureuse avec beaucoup d'enfants.

Si je vous ai résumé ce petit conte, c'est qu'il me paraît mettre en action ce qui fut précisément l'histoire morale de la comtesse de Ségur, et ce qui pourrait bien, en somme, être notre histoire de chacun de nous. En effet, la comtesse de Ségur avait bien en elle une Insatiable : cette petite Sophie dont je vous ai parlé tout à l'heure, et grâce au miroir de la fée Bon Sens, à ce miroir qui n'est autre que la conscience éclairée par de bons préceptes, la Modeste qui était en elle finit par avoir le dessus et terrasse cette Insatiable pour jamais. N'est-ce pas, en effet, notre histoire à tous? Nous avons tous en nous des Insatiables qui demandent l'impossible, qui veulent vivre dans le Midi quand ils sont nés dans le Nord, être grands quand ils sont petits, blonds quand

ils sont bruns. Et nous avons, ou nous devrions avoir, de braves et courageuses Modestes qui interviendraient, qui les tiendraient en laisse et qui limiteraient du moins leurs ravages, car pour leur complètement les Insatiables, c'est une œuvre qui dépasse les forces humaines et il leur faut bien le concours des fées.

Quand les jeunes enfants qui ont écouté la petite histoire, remercient la jeune Valentine, qui la leur racontait et la complimentent, ils lui disent : « Ce n'est pas toi qui l'a composée, n'est-ce pas Valentine? » — « Si, c'est moi! » — « Quand donc l'as-tu faite? » — « En la racontant. J'inventais à mesure que je parlais. Si tu essayes, tu verras que ce n'est pas difficile! »

Eh bien, non, ce n'est pas si facile que cela. Il fallait, pour y réussir, les dons infiniment divers, heureusement cultivés, de Sophie Rostopchine qui avait, toute petite, fait des contes à la maisonnée de Voronovo et qui, maintenant, était devenue la lumière de son cercle de famille par sa bonté agissante, sa douce gaieté et sa foi parfaite.

Faisons comme ces petits enfants quand l'histoire était finie : Séparons-nous bien sages et la remerciant de nous avoir donné, cinquante ans encore après sa mort, la joie bienfaisante d'admirer la belle vie d'une grande âme.

Madame DUSSANE,
Sociétaire de la Comédie-Française.

Le panaméricanisme

Un livre récent et sensationnel de Don Manuel Ugarte et un autre, plus ancien et non moins important, de Garcia Calderon (tous les deux sont des diplomates de l'Amérique latine) n'ont fait que donner plus d'acuité à cette question : Le panaméricanisme est-il un mythe? Les deux livres sont l'écho d'opinions très répandues au sud des Etats-Unis. Ceux-ci sont accusés de desseins impérialistes et de tendances inimicales en général.

A exploiter des affirmations de cette sorte, il peut résulter tant de désarroi et de perturbation mentale; elles ouvrent si largement la porte à des intrigues étrangères, qu'il est grandement temps pour les Américains de s'appuyer sur les réalités et de rechercher une base vraie et durable d'amitié entre les Etats-Unis et l'Amérique latine, comme aussi les causes de la discorde qui, durant plus d'un siècle et demi a laissé son empreinte sur les relations entre les deux continents.

Je ne puis espérer faire plus dans un bref aperçu que de noter de la façon la plus générale les grandes différences, souvent oubliées, entre les deux Amériques et la puissance singulière du lien moral, qui, malgré ces dissemblances, unit leurs destinées et les gouverne aujourd'hui.

Tout d'abord, jetons un coup d'œil sur les origines. Amérique du Nord et Amérique du Sud, Amérique anglo-saxonne et Amérique latine, puritains et catholiques, tous s'insurgèrent avec acharnement contre la domination politique de l'Europe. C'est alors que commença le panaméricanisme. Mais derrière ce grand fait historique et le rejetant presque dans l'ombre, il y avait, il y a encore, des divergences surprenantes : seul un effort très sincère de bonne volonté pour arriver à la compréhension et à la tolérance a pu les rapprocher.

Dès le début, l'Américain du Nord a fait, pour ainsi dire, un placement de son héritage d'individualisme, de *self-government* et de liberté, puis a vécu des revenus confortablement, bien que frugalement. L'Américain latin avait une origine différente. L'individualisme, il l'avait en commun avec le Nord. Sans cet individualisme il serait resté un « colonial » docile. Mais le soleil d'Espagne le pénétrait de son feu, illuminait ses moindres actes, faisait de la conquête un héroïsme épique. Alors que les « pèlerins », venus en Amérique sur le *Mayflower* gelaient sur la côte de la Nouvelle-Angleterre, ou faisaient rôti, en remerciant la

Providence, des cochons ou des pommes; plus au sud, l'Espagnol et le Portugais se laissaient bercer par des rêves dorés. Comparez fortune, conquête, empire, propagation de la foi à la pauvreté, aux droits du colon, aux meetings dans les villes et à la poursuite de la liberté religieuse; les deux sont une forme de l'individualisme, mais ici c'est le génie austère de l'Amérique du Nord, là — l'héroïsme flamboyant du Sud.

De toutes les contradictions étonnantes du caractère de l'Espagnol : sa personnalité violente, la ferveur de ses aspirations, sa jalousie frénétique, les larmes qu'il entrevoit dans une comédie et le rire qu'il découvre dans une tragédie, « sa démence étourdie dans la lumière chaude du soleil » — aucune ne manqua de résonner et de retentir lors de la formation de l'Amérique latine. Mais la persistance des qualités d'une race à elle seule ne suffit pas à mesurer la distance qui, aujourd'hui, sépare « le vaste pays aux rudes énergies » des républiques remuantes du Sud.

Ici, la figure plutôt significative de l'Indien d'Amérique acquiert une importance insoupçonnée. Il avait laissé vierge le sol de la Nouvelle-Angleterre. Il y avait vécu en nomade. Les conquérants espagnols de l'Amérique latine y découvrirent des cités et des empires indiens. Là, l'Indien américain n'était plus un nomade : il avait édifié une civilisation à lui avec de l'or et de l'argile. Conquérir et subjugué ces cités et ces empires indiens tenait du roman et de l'aventure; les Espagnols s'y jetèrent tête baissée. Ces entreprises stimulaient l'esprit militariste, les grandes fortunes récompensaient l'audace et l'insolence. Les Espagnols épousèrent les filles de leurs victimes, comme parfois les Romains avaient épousé leurs esclaves. Une race et une caste mêlées en résultèrent. Comme prix de l'or qu'ils acquéraient les Espagnols donnèrent quelque chose d'eux-mêmes et ne le récupérèrent jamais.

Les « pèlerins » du *Mayflower* s'attachèrent à former des colonies permanentes et à établir ce qu'ils pensaient être la liberté religieuse et politique. Peu importe que leur liberté fût unilatérale, appropriée à leurs vœux seules. L'essentiel est qu'ils n'étaient pas les agents d'une mère-patrie pénétrant partout, qu'ils n'en propageaient pas à l'étranger la religion et la politique. Ils ne pensaient ni à revenir en Angleterre, ni à tirer du Nouveau-Monde un subside pour la couronne britannique.

L'Espagnol se sentait toujours, lui, un apôtre dans un pays étranger d'où il espérait revenir. Il gagnait de l'or pour lui-même et pour son roi; dans ses meilleurs moments, il convertissait aussi des âmes au christianisme. Alors que les Américains du Nord colonisaient et apprenaient à être libres, l'Espagnol s'occupait à prêcher, à conquérir ou à s'exercer au métier de tyran.

De la sorte l'Amérique du Nord acquit une stabilité inhérente, alors que l'Amérique latine devenait la proie d'une inhérente instabilité. Le développement des castes sociales amena les discordes politiques. La fierté du créole espagnol « pur-sang » s'insurgeait devant la vraie démocratie. Unis ces créoles auraient pu dominer. Mais à côté de leur fierté racique, on vit surgir les fiertés familiales. Chaque grande famille se croyait destinée à dominer. Les autres s'unissaient contre celle qui était au pouvoir, puis se désagrégeaient une fois de plus à l'apparition de coalitions nouvelles.

Là où, comme en Argentine, les races mixtes étaient moins nombreuses, le gouvernement se solidifia plus tôt. Dans les régions tropicales, la démocratie eut à soutenir une lutte plus désespérée, lutte qui n'est pas encore achevée.

A regarder l'histoire de l'Amérique latine avec sympathie, elle occupe une place fort honorable. Il est facile à l'homme né riche de se moquer des actions bizarres de celui qui vient de connaître le succès. Les Américains du Nord héritaient dès leur venue au monde d'immenses « richesses » politiques : jamais peut-être dans l'histoire aucune nation n'avait reçu pareil héritage. Mais ils n'ont aucune raison de mépriser ce qu'ont fait des républiques engendrées par un despotisme intolérable.

« Nous appartenons à une autre race », disait Webster, en 1826.

« Nous ne savons rien, nous n'avons rien ressenti du despotisme politique de l'Espagne, ni de la chaleur intolérante de ses bûchers. Aucun homme raisonnable ne saurait s'attendre à ce que le Sud marchât à une allure aussi rapide que le Nord; ou qu'une province espagnole insurgée fût dans les mêmes conditions que les colonies anglaises, au moment où celles-ci affirmaient pour la première fois leur indépendance. Nul doute que dans le premier cas il n'y ait bien plus à faire que dans le dernier. L'honneur de la ten-

tative n'en est pas moindre; et si toutes les difficultés sont surmontées avec le temps, il sera plus grand encore.

Malheureusement nos hommes raisonnables n'ont pas toujours pris la peine de se renseigner. Ils jugent des résultats en dehors des causes; c'est à peu près comme si on étudiait l'indigestion en dehors du régime. C'est là la source des malentendus les plus cruels de nos jours, de ce désarroi mental et moral, dont les Calderon et les Ugarte se saisissent avec avidité. Ils nous font nous souvenir en toute sincérité que c'est l'immense valeur inhérente de la progression latino-américaine vers la stabilité qui inspire ceux qui, aujourd'hui, y travaillent. Ils font montre à l'égard de l'avenir d'un espoir tenace. Ils ont raison. Les Américains du Nord n'ont pas de bonnes raisons pour ne pas voir aujourd'hui ce qui était l'évidence même pour Webster. En fait de *self-government* leur histoire a une avance de trente-cinq ans sur celle de l'Amérique latine. Mais les instincts dont ils héritent en naissant, l'Américain latin doit les acquérir en grandissant.

Il ne les a pas acquis du reste aussi simplement qu'on pourrait se l'imaginer. Rien, dans la lutte de l'Américain du Nord pour l'indépendance ne peut égaler la tâche des fondateurs de l'Amérique latine moderne. En ces jours lointains c'était le désarroi succédant au désarroi, dans les affaires intérieures de l'Espagne, comme dans ses tentatives de reprendre les colonies qui lui échappaient. Désarroi quant à l'autorité, quant aux mobiles, quant aux plans militaires, parmi les patriotes comme parmi les royalistes. Et une lumière aveuglante ne cessait d'être projetée sur ces scènes caléidoscopiques par les destinées personnelles des souverains d'Europe, à telle enseigne qu'on s'étonne que l'indépendance ait pu émerger de cette épreuve ou la liberté lui survivre. Pourtant la révolution ne cessait de poursuivre son œuvre, cependant que se développaient cet esprit subtil de haine à l'égard des interventions européennes, cette volonté de vivre et de laisser vivre qui étaient destinés plus tard à devenir la doctrine inspirée de deux continents.

En dix brèves années l'Amérique latine s'élevait de l'esclavage docile aux sommets de l'héroïsme. Ascension trop soudaine. Le demi-siècle qui suit est pénible et manque d'intérêt. Pourtant les républiques latines, petites et grandes, continuent à façonner leurs destinées, luttant obstinément contre l'adversité, parfois unies, plus souvent en conflit l'une avec l'autre. Elles progressent. Surtout, elles gardent leur héritage de développement sans entraves. Jusqu'ici, elles ne se sont jamais courbées sous la domination de l'Europe. Elles sont différentes des Etats-Unis et sont de taille à se tenir sur jambes. Mais elles aspirent aux mêmes hauteurs que les Etats-Unis, encore que leur ascension ait pour point de départ le côté opposé d'un large gouffre.

Si nous commençons à apprécier nos voisins avec plus de justice, si nous respirons un peu l'atmosphère de cette genèse, qui ne peut se comparer qu'à une chanson de gestes, si nous mesurons ce qu'ils ont fait par le sens commun et l'équité plus que par les règles de la perfection, peut-être tiendrons nous à leur amitié avec plus d'intelligence. Mais avant tout nous devons apprécier ce loyalisme à l'égard de l'unité américaine qu'ils ont su maintenir intact vis-à-vis de toutes les avances européennes peut-être instinctivement, peut-être de propos délibéré, et ce, en dépit de suspicions d'un Calderon ou d'un Manuel Ugarte.

Les Etats latino-américains ne sauraient toutefois être plus altruistes que d'autres nations. Un isolement qu'ils ont grandement apprécié au cours d'un siècle pourrait — cela est convenable — avoir pour eux des suites désavantageuses dans les circonstances présentes. C'est là une possibilité qu'il nous faut tout de suite envisager. Depuis 1823 l'Asie comme l'Europe ont, toutes les deux, grandement changé. Les Etats-Unis aussi. Le républicanisme n'est plus une spécialité exclusivement américaine. L'amitié de républiques à tendances moins « expansives » que les Etats-Unis pourrait bientôt devenir — paraît déjà devenir — un bien fort appréciable. Sommes-nous prêts, de par notre ignorance, à perdre cette amitié latine? Le monde entier ne sera-t-il pas appauvri par la rupture d'une alliance tacite qui compte un siècle d'existence?

Indubitablement, l'amitié et la coopération traditionnelles des Etats-Unis avec les pays de l'Amérique du Sud recèlent une énergie et une ténacité qui rendent possible aujourd'hui la reprise avec succès d'une politique panaméricaine. Son développement exige toutefois des Etats-Unis, plus que jamais, une compréhension nette et pleine de sympathie des obstacles que ces pays ont affrontés

et en partie surmontés. S'attendre à trop de choses, c'est courir au devant d'un désastre. Attendre trop peu serait faire preuve d'une morgue et d'une affectation inexcusables. Une connaissance précise de l'histoire, une compréhension généreuse du caractère et des préjugés d'autrui, une courtoisie scrupuleuse basée sur le respect pourront seules conduire à un succès des Etats-Unis dans l'œuvre d'unification de la mentalité de deux continents, soit dans le domaine du commerce, de la diplomatie ou de la culture générale, soit dans la solution de problèmes n'affectant que des intérêts purement américains, dans l'appui à recevoir des républiques latines à des conférences mondiales ultérieures. Ce n'est pas en Arménie, en Russie ou en Pologne que les Etats-Unis auront besoin d'amis et d'associés à toute épreuve. Ce n'est pas là que, pour parler comme Chateaubriand, ces Etats-Unis doivent conquérir « un empire de persuasion et d'amitié ». C'est dans l'Amérique du Sud.

R. DANA SKINNER.

L'Hôtellerie de Bacchus sans tête ⁽¹⁾

CHAPITRE IX.

Quand le serviteur ne s'ennuie pas.

Lambert sortit de son évanouissement.

Une grande tache blême trouait l'ombre devant lui. Le jour passait par une lucarne ronde, jour incéces d'aube ou de crépuscule dont les reflets glauques rampaient sur un vaste plancher nu et sur les solives d'une charpente.

Était-ce le soir ou le matin? Que faisait-il là, dans ce grenier, étendu sur une paille et la tête entourée de linges? Quelque âme charitable l'aurait-elle recueilli sans connaissance, après la terrible nuit passée sous les remparts d'Autun. Car il savait être à Autun. Il se rappelait les scènes de l'arrivée. Mais qu'était devenu le lépreux, son maître?

Une sensation de chaleur intolérable et une soif ardente le tourmentaient. Il leva son bras engourdi, porta une main à ses tempes où il ressentait une cuisson aiguë, puis, il essaya de se lever. Au premier mouvement qu'il fit pour remuer son pied gauche, la douleur lui arracha un cri.

Alors, un craquement se fit entendre au dehors, comme un bruit de pas sur un escalier de bois. La porte fut heurtée violemment. Dans une brusque nappe de clarté, se dressa une silhouette de femme, tenant d'une main une chandelle et de l'autre, une tasse qui fumait.

Lambert ferma les yeux. Il avait reconnu Gillette. Toute sa mémoire lui revint du coup. Il pensa que son cœur lui montait dans la gorge et allait l'étouffer. Il entendit le claquement d'un loquet, le froissement d'une robe, puis, une haleine tiède passa sur son visage et une lueur dorée se glissa par-dessous ses paupières closes.

Il ne bougeait plus, se demandant s'il fallait ouvrir les yeux ou attendre qu'on l'en priât. Mais on ne disait rien. On était là, près de lui, on allait lui parler. Il entendrait sa voix. Elle demanderait sans doute : « Souffrez-vous? » Et lui, répondrait avec un grand courage qu'il ne souffrait point, puisqu'il était heureux... C'était

(1) Voir *La revue catholique des idées et des faits* des 25 février, 6 mars, 13 mars, 20 mars, 27 mars, 3 avril 1925.

sa respiration qui lui caressait le visage. C'était sa joue brûlante qui se rapprochait de la sienne.

Il ouvrit enfin les yeux, C'était l'écuelle que Gillette lui mettait sous le nez avec insistance, un genou en terre, tout près de lui, tenant toujours sa chandelle, d'un air sérieux, impénétrable.

Elle voulait qu'il bût. Il s'y disposa donc et fit effort pour se soulever. Le voyant tout raide et endolori, elle posa le chandelier et lui soutint la tête par derrière. Il buvait lentement, sans savoir si c'était bon ou mauvais. Il aurait bu la môle morte, pour sentir seulement cette main fraîche sur sa nuque.

Enfin, l'écuelle vide se retira. La jeune fille était debout. Elle regarda un instant du côté de la lucarne qui découpait sur le ciel nocturne un disque d'un bleu profond et la boucha avec une botte de paille. Elle prit ensuite dans un coin un paquet de hardes, en couvrit soigneusement le blessé, ramassa la chandelle et sortit.

Lambert comprit que son accident remontait à quelques heures à peine. C'était la première nuit qu'il allait passer sous le toit du Bacchus sans tête. Il était tombé de cheval par sa faute, et il ne se le rappelait que trop, d'une manière tout à fait indigne du brillant écuyer qu'il croyait être. L'honneur serait sauf, à vrai dire, si le cheval s'était tué. Mais si Pollux... Ah! quelle pitié. Une si belle bête. Comment oserait-il reparaitre devant sire Arnould?

Et qu'advierait-il de lui, chez ces étrangers, ces ennemis? Gillette l'avait quitté sans un mot. Il ne l'avait pas remerciée. Une tristesse noire succédait à son juvénile enthousiasme. Il croyait deviner des menaces dans la rumeur sourde ou les éclats bruyants qui agitaient l'auberge. Les échos lointains de la Saint-Ladre, la crépitation des feux de joie, les salves, le piaillage des fifres, lui semblaient une dérision de son abandon et de ses angoisses. Il s'endormit, le cœur navré.

Quand il se réveilla, le grenier resplendissait d'un beau soleil. Des voix confuses s'élevaient autour de lui. Trois personnes entouraient sa couche. La fille de dame Gerbillot causait avec un prêtre dans lequel Lambert reconnut le chapelain du chanoine Jacquin. Un petit homme en houppelante fourrée, avec d'énormes bésicles et un bonnet à rubans verts qui lui recouvrait les oreilles, tâta le blessé du haut en bas, de sa longue main osseuse, se redressait par saccades, reculait, fronçait le sourcil, se prenait le menton entre les doigts, puis, levait l'index en l'air, d'une mine doctorale. Guillaume, près de la porte, regardait de loin timidement.

Le patient n'avait à la tête que des écorchures sans gravité; mais l'état de la jambe inquiétait le médecin. Rien n'est plus inquiétant pour un médecin consciencieux que de ne pas savoir au juste ce qu'a son client. L'infortuné garçon, mis au martyre, eût préféré, quant à lui, demeurer dans l'incertitude. Enfin, après l'avoir torturé suivant toutes les règles de l'art, le disciple d'Hippocrate prescrivit un emplâtre composé de suie, de farine, de cérat rose, de sel et de miel, le miel mêlé au sel étant, assurait-il, admirable aux luxations. De plus, trois fois par jour, une tisane de molène, calmante et antispasmodique.

Lambert eut à peine la force de remercier dom Chapadioux. Il aurait voulu qu'on le transportât aussitôt près de son maître. Le chapelain lui conseilla d'attendre encore quelques jours. On avait beaucoup à faire, durant les fêtes, chez M. le chanoine terrier et il n'était pas mauvais que l'hôtesse du Bacchus apprît à revoir les pauvres pèlerins de saint Ladre. Au reste, le jeune homme n'avait pas à s'inquiéter. M. Jacquin veillait sur lui, subviendrait à toute la dépense. Gillette avait un cœur d'or et Guillaume de bonnes jambes pour porter des nouvelles. Un valet d'écurie, Baptiste, brave homme, fort comme un Turc, se tiendrait aussi à la disposition du grabataire.

La tisane qu'apporta Gillette, après le départ du prêtre et du

médecin était un bien maigre breuvage. Lambert n'osa souffler mot. La jeune fille le servait, prenait de lui tout le soin voulu, du même air avenant et poli qu'elle gardait avec les buveurs de l'auberge. Il aurait souhaité être à moitié mort pour l'entendre au moins soupire de compassion. Il n'était que trop vivant. Sa jambe immobile et bandée ne le faisait plus souffrir. Une faim de loup le tenaillait. Et il s'obstinait à se taire, maussade, honteux, désolé de sa situation cruelle et ridicule.

Quel soulagement, quand Gillette reparut vers les premières heures de l'après-midi. Elle portait une grosse miche de pain, un quartier de volaille froide et deux belles poires qui sentaient très bon. Il crut remarquer dans ses gestes quelque chose de furtif et d'embarrassé. C'était sans doute à l'insu de sa mère qu'elle le régalaient ainsi. Il y avait entre eux une complicité secrète. Cette pensée mêla tant de douceur aux émotions qui l'étreignaient, qu'il pensa verser des larmes.

La jeune fille, silencieuse, le regardait manger. Il sentait ses yeux sur lui. Enfin, n'y tenant plus, il releva la tête et leurs yeux se croisèrent. Elle le considérait d'un air amusé et curieux.

— Mademoiselle Gillette, dit-il, j'ai bien mal parlé de vous, hier soir, à votre mère. Vous ne m'en voulez pas?

— Vraiment, répondit-elle, avec une petite moue dédaigneuse. Je n'en savais rien. Mais que voulez-vous que cela me fasse?

— Est-il possible que cela ne vous eût rien fait? s'écria-t-il, tout déconfit.

— Mais vous en semblez fâché, répliqua Gillette, en reprenant sa mine franche et riieuse. Tenez-vous donc tant que cela à me faire de la peine?

Puis, comme elle le voyait s'enfermer de plus en plus :

— Allons, c'est bon, je pardonne. Mais dites-moi, comment savez-vous que je m'appelle Gillette?

— J'ai entendu votre mère.

— Moi aussi, je sais votre nom. J'ai entendu votre maître. Pourquoi ne me disiez-vous rien? Je vous croyais muet.

— C'est vous qui ne vouliez pas m'adresser la parole.

— Que si bien. J'avais même beaucoup de choses à vous demander. Mais je n'ai pas le temps à présent. Maman ferait un beau tapage si elle me prenait à bavarder avec vous.

— D'autant qu'elle doit assez enragé de me voir là. Elle me déteste votre mère.

— Non, Lambert, ne dites pas cela. Maman n'est pas si méchante qu'on pourrait le croire. Elle crie, elle prend peur pour un rien. C'est qu'elle a eu beaucoup de peines dans sa vie, pour nous élever, et la maison, aujourd'hui, est difficile à tenir. Mais c'est elle qui m'a donné ce que je vous apporte là.

— Le chanoine justicier lui fait donc bien peur, dit-il en ricanant.

Gillette lui lança une œillade de reproche. Il se tut, mécontent de lui. Elle oubliait son insolence, elle l'appelait gentiment par son nom, elle raccommoiait tout, et voilà qu'il trouvait encore le moyen de lui déplaire.

— Vous ne mangez plus? Vous souffrez? demanda-t-elle avec une sollicitude émouvante.

Il se secoua, essaya de sourire :

— Non, je vais mieux, grâce à vous. Je sens que je n'ai plus de fièvre.

— Mais c'est mal, dit-elle joyeusement, vous désobéissez au médecin. Maître Caillau a pronostiqué qu'elle vous tiendrait encore vingt-quatre heures.

Du coup, il se ragailardit.

— Touchez mes mains, comme elles sont fraîches.

Elle regarda les mains qu'il lui tendait, mais devenue soudain très sérieuse, elle secoua la tête et se sauva en criant.

— Je n'y connais goutte. Je ne suis pas médecin.

Lambert exultait. Jamais le jour ne lui avait paru si beau, ni la lumière si douce. Il entendait grincer la chaîne d'un puits, et il se disait que Gillette tirait de l'eau. Il entendait le bruit d'une hâchette sur un billot, et il se disait que Gillette fendait du bois. Pour un peu, il se serait dit que c'était Gillette qui faisait passer par la lucarne cette gerbe blonde de soleil et roucouler les pigeons sur le toit.

Elle avait quelque chose à lui dire. Beaucoup de choses. Elle aurait le temps. Il ne guérirait pas de sitôt. Il ne bougerait plus de ce bienheureux grenier. Il était à tout jamais privé du mouvement volontaire.

Ce fut Baptiste, le valet d'écurie, qui lui apporta son repas du soir. L'amoureux faillit pleurer de désappointement. Le temps lui parut dès lors interminable et la solitude accablante. Il passa une partie de la nuit à se perdre en vains regrets, en folles conjectures. N'avait-il pas offensé la jeune fille par sa sottise familiarité? Quelle bévue avait-il commise? Il calculait d'avance chacun de ces mots, chacune de ses attitudes, pour s'assurer l'avantage, dès la première occasion. A grand renfort de mémoire, avec des bribes de romances chevaleresques, il composait un lot de formules courtoises qu'il jugeait tour à tour irrésistibles et idiotes. Aucune invention de son esprit, pourtant délié, ne satisfaisait son cœur maladroit.

Le lendemain, la première visite que reçut le blessé fut celle de Guillaume. Le page du chanoine entra en coup de vent, hors d'haleine, comme s'il eut couru d'une traite depuis le cloître jusqu'au Champ-Saint-Ladre, et jeta, dès la porte :

— Lambert, on a pris ton maître.

— Et Gillette? cria presque en même temps le page de sire Arnould.

— Mais, dit l'enfant interloqué, Gillette est là, personne ne l'a prise. Je viens de la voir à la cuisine. C'est Coquinet qui n'y est plus. On a pris aussi Coquinet.

— Seigneur, qu'est-ce qu'il me raconte? Qui cela? Coquinet. Tiens, mon ami, viens t'asseoir, respire un peu. Es-tu bien réveillé? Explique-moi ce que fait ta cousine.

— Mon pauvre Lambert, il s'agit bien de Gillette! Elle épluche ses légumes, elle ne risque rien. Je te dis qu'on a enlevé ton maître, hier soir, j'étais avec lui, je le ramenais de l'église. Ah! que j'ai eu peur. Et voilà maintenant que Coquinet a disparu. C'est le marmiton du Bacchus, c'est le petit enfant trouvé qui tourne la broche à ma place. Il est perdu. On le cherche depuis le grand matin. Il couche sur un sac, sous la cheminée de la grande salle. C'est lui qui allume le feu. Tante Gerbillot est dans une belle colère.

— Laisse-moi tranquille avec ton Coquinet et ta tante Gerbillot. Qui a enlevé mon maître?

— Ecoute, Lambert, je crois que c'est... le diable.

— As-tu fini de dire des bêtises? cria l'autre, en pouffant malgré lui, devant cette figure terrifiée.

— O Lambert, il ne faut pas rire. Si tu savais comme M. l'official m'a grondé, pendant que je l'habillais. Il sait tout, on ne lui cache rien. Je me suis échappé après la messe, pour t'avertir. Nous n'aurions pas dû entrer dans cette baraque, je te le disais bien. J'ai tout avoué. Réponds comme moi s'il t'interroge. Il m'a dit que les misérables qui s'occupent de ces vilaines choses, on les met dans un cachot, au pain d'angoisse et à l'eau d'affliction. Il m'a défendu d'en parler à qui que ce soit. Il m'a dit comme cela : « Enfant de Bélial, ou

plutôt, enfant de béliar, tu suis les autres n'importe où, bêtement, comme un vrai mouton. Je te ferai donner le fouet, si cela recommence ». Il m'a dit encore : « Quand un chrétien est assez hardi pour s'approcher du diable, il doit le regarder en face, parce que si l'on ferme les yeux, en levant la main pour le chasser, on risque d'accrocher une ficelle et de causer des catastrophes ». Je t'assure que j'ai pleuré pendant la messe. J'ai voulu te prévenir. Je me sauve. Ah! mon Dieu, il me semble que j'entends dom Chapadioux, en bas, dans la salle. Je passe par les fenils et le jardin. Ne dis à personne que tu m'as vu.

Lambert demeura abasourdi. Son maître disparu, Coquinet disparu, le miroir magique, Gillette, le chanoine : tout dansait dans sa cervelle. Baptiste qui lui apportait son déjeuner, lui donna le coup de grâce en racontant ce qui s'était passé au Bacchus, quelques jours plus tôt, comment il avait été réveillé par les vociférations de dame Gerbillot et avait passé le reste de la nuit à chercher des diables, une trique en main, dans tous les coins.

L'imagination surexcitée du jeune Liégeois se mit à fourmiller de cauchemars. L'étrange apparition du champ de foire le hantait. Des craintes superstitieuses venaient s'ajouter à ses peines d'amour. Il mourait du désir de revoir Gillette et il en frémissait de peur. De toute la journée, il ne vit personne.

A la nuit tombante, il essayait de se distraire en comptant les clous des solives et les chapelets d'oignons, pendus au-dessus de sa tête, quand la porte s'ouvrit doucement. La jeune fille entra, sans lumière, posa sur un escabeau la pitance de son blessé, et s'assit à ses pieds, au bord de la paillasse.

Il apercevait son profil noir sur le fond clair de la lucarne. Il pensait : « Mon Dieu, si c'est le diable, que le diable est donc aimable! » Puis, se rappelant tout à coup, les conseils du chanoine Jacquin, il se pencha vers elle, la regarda de tous ses yeux et se signa dévotement.

Gillette ne broncha point. Elle dit, d'un ton très doux, très grave :

— Vous priez le bon Dieu, Lambert? Vous faites bien. Moi aussi, je le prie chaque jour pour qu'il vous guérisse vite.

— Gillette, dit-il, avec une tendresse éperdue, pourquoi m'avez-vous laissé?

— Mais j'avais tout sur les bras, répondit-elle posément. Ce matin de Coquinet a pris la clef des champs. Ma mère ne savait où donner de la tête. Enfin, quel bonheur, je respire, ce n'est pas trop tôt. Il fait joliment bon dans votre grenier, monseigneur. Vous allez me raconter ce que je voudrais tant savoir.

— Mais c'est à vous de raconter, Gillette. Qu'est devenu mon pauvre maître? Qu'est-ce que cette histoire de Coquinet? Qu'est-ce que cette histoire de diables? Je m'y perds.

— Ah! laissez les diables, je vous en prie. On ne parle que d'eux depuis ce matin. D'abord, dom Chapadioux est venu. Il nous a formellement défendu, de la part de M. l'Official, de laisser monter personne près de vous, surtout frère Théopompe, le quêteur des Cordeliers, qui voulait, paraît-il, justement, vous parler de diableries. Ensuite, nous avons eu une vraie comédie entre le frère et maître Taupenot. Le frère cherchait Coquinet qui avait disparu de très bonne heure, pour aller faire sans doute un tour de foire. Dieu veuille qu'il ne lui soit rien arrivé, le pauvre gosse. Enfin, plus de marmiton.

— Et mon maître?

— Votre maître? Il est à Rivault. C'est bien simple.

— Ce n'est pas simple pour moi.

— C'est que vous ignorez que Rivault est la prison du vierg, du lieutenant ducal. On vous poursuivait tous deux lors de votre

arrivée, on vous prenait pour je ne sais quels espions. Il est venu des gendarmes, après votre départ du Bacchus. Je suppose que le vierg a fait arrêter votre maître. Cela se voit tous les jours. Mais n'ayez crainte. Puisque M. Jacquin vous protège, tout s'arrangera. Votre maître en sera quitte pour un désagrément.

— Ce n'est donc pas le diable qui l'a enlevé? Guillaume en est convaincu.

— Voulez-vous rire? Tous ces garmements battent la campagne. Coquinet aussi a des visions. Il a fait tourner la tête à ma pauvre maman, l'autre nuit. Et frère Théopompe! Il faut l'entendre raconter la descente de Lazare aux enfers. Moi, voyez-vous, je n'aime pas beaucoup cela. J'aime la vie des saints qui se passe au soleil et qui vous apprend comment il faut se conduire. J'aime les histoires où il y a de beaux miracles qui montrent comme le bon Dieu est bon. Et à ce propos, justement, je voulais vous demander quelque chose. Vous avez beaucoup voyagé, vous venez de Lorraine, je crois?

— Oui, nous avons traversé la Lorraine.

— Vous venez donc de plus loin. Du nord, peut-être? Savez-vous où se trouve Namur?

— Quelque part au nord, dit Lambert, tout à coup gêné.

— Un de mes frères a été tué là-bas par les gens de Liège. Il était plus vieux que vous, mais il vous ressemblait un peu.

— Vraiment. Et vous l'aimiez bien, votre frère?

— Oh! oui. Il nous a quitté, que j'étais encore toute petite. Il m'apportait des grives qu'il prenait au nid et je les nourrissais dans une boîte. Il trouvait toujours quelque chose pour m'amuser. On l'a pris dans les crenequiniers à cheval, sous la bannière de M. de Ghistelle. Quand il est venu nous voir, après la montre d'armes, il voulait m'embrasser. Mais il me faisait peur, avec son casque, ses flancs, ses gros gantelets. Que j'étais sotte, quand j'étais petite. Je voudrais bien le revoir, aujourd'hui... Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Cette bergère de Lorraine que les Anglais ont fait mourir, qui était-ce? Vous l'avez vue?

— Jamais, répondit Lambert. Mais j'étais prisonnier à Dijon, ces mois derniers, avec un écuyer du sire de Beaudricourt. Lui, l'avait vue souvent, quand elle habitait Vaucoûleurs, avant d'aller trouver le dauphin Charles.

— Oh! racontez-moi tout ce que vous savez.

— En êtes-vous si curieuse? Il me semble pourtant que cette fille n'aimait guère les Bourguignons.

— Hé! que m'importe à moi? Je déteste les Goddem.

— Et les Liégeois? Les détestez-vous?

— Je ne sais pas, dit-elle toute pensive. Ils sont si loin...

Mais revenant brusquement à l'objet de sa passion :

— Dites-moi, est-ce vrai qu'on voyait des papillons blancs voltiger autour de sa bannière?

— Gillette, Gillette, cria d'en bas la voix de dame Gerbillot.

La jeune fille se leva en sursaut.

— Une minute, une petite minute, fit l'amoureux, suppliant.

— Non, non, il faut que j'aide ma mère. Vous, si vous ne dormez pas, cette nuit, pensez à Jeanne la Pucelle, et à tout ce que vous devez me raconter. A demain. J'essaierai de rester longtemps, longtemps...

Paul CAZIN.

Deux Livres

GANDHI : La Jeune Inde (1).

Gandhi est ce prophète hindou qui donna tant de fil à retordre aux Anglais dans ces dernières années, et qu'ils arrêtaient en 1922.

Le seul prestige de sa parole et de sa « sainteté » lui a conquis toute l'Inde, et, s'il faut en croire Romain Rolland, trois cent millions d'hommes lui obéissent à présent. C'est évidemment beaucoup. Et ce n'est pas rien de rester en contact avec pareille masse de fidèles. Aussi, avant d'être emprisonné, Gandhi publiait *La Jeune Inde*, journal qui répandait partout ses mots d'ordre, et où les Hindous pouvaient trouver la solution de leur cas de conscience.

Car, Gandhi est un directeur d'âmes. Il a manifestement le droit de prétendre à exercer ce ministère, puisque lui-même est aussi proche de la divinité que peut l'être un infidèle.

Que voilà un oriental sur qui devraient prendre exemple bien des occidentaux qui se croient supérieurs à lui! D'une humilité parfaite, courageux comme un martyr, sensé et austère comme on voudrait voir tous nos compatriotes le devenir, toujours en garde contre les pièges du démon, et bien plus mystique que ne le sont hélas! tant de chrétiens rangés et matérialistes.

Ecoutez ce païen disserter sur la nécessité de souffrir pour accéder à un degré supérieur de vie morale : « Aucun pays ne s'est jamais élevé sans s'être purifié au feu de la souffrance. Pour que les blés poussent, il faut que le grain périsse. La vie sort de la mort. L'Inde peut-elle sortir de son esclavage, sans obéir à la loi éternelle de la purification par la souffrance?... Le progrès dépend de la somme de souffrance endurée par la victime. Plus la souffrance est pure, plus le progrès est grand. C'est pourquoi le sacrifice de Jésus suffit à rendre libre un monde accablé de maux. »

Et ce ne sont pas là seulement théories et recommandations à l'usage du prochain. Gandhi pratique lui-même ce qu'il professe. Lors de l'affaire de Chauri-Chaura où des Anglais furent massacrés par les Hindous, le prophète s'attribua je ne sais quelle culpabilité dans ces excès. Il s'humilia publiquement, reconnut ouvertement ses torts, ne laissant même pas de les exagérer un peu, et se condamna, tout malade qu'il était, à un jeûne de cinq jours. « Je dois subir, mande-t-il à son peuple, une purification personnelle, devenir un meilleur instrument. Mes prières doivent acquérir une sincérité et une humilité plus profondes. Rien n'est pour moi plus purifiant et plus fortifiant qu'un jeûne accompagné de la coopération mentale nécessaire. Je sais que l'attitude mentale est tout. De même qu'une prière peut n'être simplement qu'une intonation machinale comme celle de l'oiseau, un jeûne peut n'être autre chose qu'une torture machinale du corps. Pour le but que je me propose, un procédé machinal de ce genre n'a aucune valeur. Un chant machinal peut servir à modeler la voix, un jeûne machinal peut purifier le corps. Ni l'un ni l'autre ne toucheront l'âme. Mais le jeûne entrepris pour atteindre à la suprématie de l'esprit sur la chair, est un des plus puissants facteurs de notre évolution (vers le bien). Après avoir mûrement réfléchi, je m'impose donc un jeûne de cinq jours consécutifs. C'est le moins que je puisse faire. C'est une pénitence pour moi et un châtement pour ceux que j'essaie de servir, pour ceux pour qui j'aime vivre, et pour qui je serais heureux de mourir. »

Je veux croire qu'à l'occasion, des dirigeants catholiques, coupables d'imprudence ou de présomption, ne manqueraient pas de s'imposer, eux aussi, quelque jeûne ou pénitence expiatoire.

(1) Paris : Stock.

Mais, je ne vois pas du tout un député socialiste se punissant, avec la rigueur de Gandhi, d'une grève inutilement déclanchée, ou d'une échauffourée sanglante que leur éloquence aurait déchainée.

* * *

Le prophète hindou accepta son emprisonnement avec paix et une sorte de résignation joyeuse. Avant d'entrer dans la geôle anglaise, il supplia tous ses fidèles de ne point oublier son enseignement. « Qu'ils se souviennent, dit-il, que les quatre piliers fondamentaux du *Swaraj* (ou doctrine de la libération de l'Inde) sont : la Non-Violence, l'Union Hindoue-Musulmane-Sikh-Parsi-Chrétienne-Israélite, la suppression totale de l'Intouchabilité, et la fabrication du Khaddar filé et tissé à la main pour supplanter complètement le tissu étranger. »

Tels sont, en effet, les points que développent ses exhortations habituelles. Elles ne sont pas aussi sottes qu'elles paraissent à première vue. Elles visent à établir le *Swaraj*, c'est-à-dire à libérer l'âme de ses compatriotes, et à délivrer son pays de l'oppression des Anglais.

Qu'est-ce d'abord que la Non-Violence? « Lorsqu'un homme, dit Gandhi, prétend être non-violent, il ne doit point s'irriter contre qui l'a outragé. Il ne lui souhaitera aucun mal; il lui souhaitera du bien; il ne le maudira pas; il ne lui causera aucune souffrance physique. Il acceptera tous les outrages que lui fera subir l'offenseur. La Non-Violence absolue est une absence totale de mauvais-vouloir contre tout ce qui vit. Elle s'étend même aux êtres inférieurs, sans en excepter les insectes et les bêtes nuisibles. »

Dans ces dernières lignes, Gandhi déraile un peu. Cette tendresse pour les animaux part d'un bon naturel; elle procède d'une vue de foi, mais ne laisse pourtant pas de nous paraître enfantine : « Si la pensée intime du Créateur, assure-t-il, nous était connue, nous découvririons la place qui leur appartient dans sa création. » Peut-être bien! Mais, en attendant, faudra-t-il maudire le boucher, le chasseur et le pêcheur à la ligne, et interdire au paysan de tuer les taupes qui lui mangent son blé en herbe? Devrons-nous laisser les tigres nous dévorer et les punaises nous picoter et ronger à plaisir? Pour un panthéiste qui prendrait sa foi au sérieux, la condition de l'homme serait vraiment trop misérable! Avouons notre peu de goût pour les outrances où se porterait l'esprit mystique laissé à ses propres inspirations, et reconnaissons, en passant, la haute convenance d'une Eglise infaillible, truchement nécessaire de la pensée divine.

L'Union Hindoue-Musulmane-Sikh-Parsi-Chrétienne-Israélite est encore un rêve qui tient fort au cœur du prophète. Il voudrait mobiliser toutes les religions du monde contre l'invasion du matérialisme et la tyrannie des puissances d'argent. Les modernistes avaient déjà tendu vers la réalisation d'un cartel analogue. Ils n'ont abouti, comme on sait, qu'à propager l'indifférence en matière religieuse et le rationalisme. Gandhi ne désespère pas d'arriver à un résultat meilleur. Mais, il faudrait que tout le monde y mit du sien. Si, dit Gandhi, quand ils passent devant une mosquée, les Hindous s'habituèrent à ne pas faire de musique, et si, de leur côté, les Musulmans consentaient à ne plus tuer la vache, animal sacré aux yeux des bouddhistes, les choses s'arrangeraient aisément entre Hindous et disciples de Mahomet, et tous pourraient ainsi s'unir contre les Anglais.

L'Intouchabilité est un précepte interdisant aux Hindous de nourrir des sentiments fraternels à l'égard de leurs concitoyens des castes inférieures. Gandhi le regarde comme une invention de Satan, en quoi il a bien raison; il veut l'abolir, et se range, en cela, à la doctrine de charité et fraternité chrétiennes. Ne convient-

il pas, au surplus, d'opposer à l'Angleterre un front unique, composé des Hindous de toute condition?

Le prophète veut, enfin, que ses compatriotes se remettent à tisser eux-mêmes leurs vêtements et boycottent les tissus étrangers. Il réhabilite le travail des mains et voit, dans cette restauration des mœurs primitives, le moyen de moraliser son peuple et de se passer tout de bon des Occidentaux perversisseurs.

Car, c'est toujours à cela qu'il revient. Toute sa doctrine semble inventée pour la libération de son pays. Il défend que ses fidèles collaborent d'aucune manière avec les exploités d'Occident. Aussi, s'attache-t-il à forger, dans ses compatriotes, des âmes libres, indépendantes, vertueuses et capables de résister jusqu'au martyre.

* * *

Il est superflu, je crois, de montrer tous les points par où sa pensée coïncide avec la doctrine même de Jésus. Il n'est pas nécessaire, non plus, d'en souligner les insuffisances. Gandhi connaît, d'ailleurs un peu, l'Evangile. Il connaît, surtout, malheureusement, les mauvais chrétiens d'Occident qui le trahissent et le défigurent. Il paraît même n'en connaître pas d'autres. C'est sa grande insuffisance. Et c'est sans doute à cela qu'il faut attribuer son dégoût de la civilisation occidentale et ses injustes invectives à l'adresse de l'Eglise romaine.

* * *

Martial LEKEUX : *Maggy* (1).

On se rappelle la triomphante carrière de *Mes Clôtres dans la Tempête*. Le père Martial Lekeux y dévoilait son âme. Il s'y confessait tout haut. Et cette confession fut tirée, comme on sait, à quatre-vingt-quinze mille exemplaires, ce qui est un record dans les annales de la librairie belge.

Que si vous recherchez les raisons d'un succès aussi extraordinaire, vous ne les trouverez pas principalement dans l'emballage des critiques de la première heure. Il s'étaient plutôt montrés circonspects, et plusieurs d'entre eux n'avaient pas manqué de déclarer que l'auteur n'était pas à proprement parler un écrivain, que son style ne se distinguait par aucune originalité et qu'on y pouvait même relever plusieurs expressions impropres.

Le public a été moins difficile et plus avisé. Ravi de trouver une âme magnifique et complète là où il s'attendait à rencontrer une monotone chronique ou les grâces pénibles d'un auteur consciencieux, il s'est laissé séduire par ce héros joyeux, par ce prêtre intelligent, épris de sainteté, bien plus soucieux de comprendre ses contemporains que de leur jeter l'anathème. Car, si le public suit les cabotins, c'est faute de mieux; il est souvent tout disposé à faire un sort à ceux qui le méritent.

Maggy est de la même veine que *Mes Clôtres dans la Tempête*. Dans son premier livre, le père Martial Lekeux racontait son âme et celle de ses admirables compagnons. Il narre ici la vie de sa petite sœur. C'était une sainte, paraît-il. Son frère, du moins, la canonise sans façon, et, du coup, voilà renouvelé le genre hagiographique.

Les anciens biographes ne s'attachaient guère qu'aux vertus et aux miracles de leur héros. Ce n'était pas toujours intéressant pour la généralité des lecteurs qui trouvaient les saints trop différents du reste de l'humanité. De plus, ils prenaient volon-

(1) Paris, Plon.

tiers, pour écrire, un ton de componction, endormant comme un mauvais sermon.

Martial Lekeux procède tout différemment.

Selon lui, Maggy n'était pas un ange. Elle participait incontestablement de la nature humaine. Elle avait, comme la plupart de nos lecteurs, de bons et de mauvais instincts, des tentations, des faiblesses, des parents qui l'aimaient, des ennemis et des amis qui la combattaient. Son ascension vers les sommets qu'elle atteignit, n'alla, par conséquent, pas toute seule. Elle parvint parce qu'elle voulut. Ni son tempérament, ni la grâce divine ne la portèrent, malgré elle, aux dévouements suprêmes. Et c'est de la sentir si humaine, c'est de la voir aux prises avec nos difficultés quotidiennes, qui nous la rend si sympathique. Qui ne l'admirerait, et qui ne l'aimerait ?

Je ne raconterai pas sa vie, ne voulant donner à personne l'illusion de connaître sans l'avoir lu, un livre que tout le monde doit lire. Je ne suis pas pour les dépenses superflues et j'approuve qu'en temps de disette on fasse l'économie d'un roman de Pierre Benoît, ou qu'en temps de carême on en donne le prix aux pauvres. Mais, il n'en peut aller de même pour un ouvrage comme celui-ci. Celui qui négligerait de l'acquiescer se priverait, comme j'ai dit, d'une haute édification. Il renoncerait aussi à un plaisir exquis.

Car, vous n'imaginez pas que le Père Lekeux, puisse écrire sur un ton pleurnichard ou compassé. Cet homme déborde de joie franciscaine et il en répand à mains pleines autour de lui. Les sujets les plus sérieux sont traités par lui avec bonne humeur, et il se donne toujours garde de parler des saints et de la sainteté avec un air renfrogné qui puisse en dégoûter les esprits superficiels.

Il y a, entre autres, un chapitre impayable, celui des *Amis de Maggy*, où la verve et le réalisme joyeux de l'auteur des *Cloîtres dans la Tempête* se donnent libre carrière. Maggy ne choisissait pas tous ses amis parmi les gens sans relief, au langage morne académique; elle en comptait parmi les maquignons, les forains, les buveurs, les spirites, les ivrognesses et les libre-penseuses, monde cocasse et parfois bien attachant.

Cette sainte enfant avait aussi des ennemis qui la persécutaient, de bonne foi, avec persévérance, pour l'amour de Dieu. Le Père Lekeux les désigne clairement et les fouaille avec entrain. Comme le carême, à peine fini, sort encore ses bons effets, il faut espérer que ces âmes conventuelles accepteront leur châtiement en esprit d'expiation et qu'elles formeront un ferme propos de ne plus recommencer à l'avenir.

OMER ENGLEBERT.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La plus grande énigme de l'Histoire.

Au soir du Vendredi-Saint, vers l'an 30, les disciples du Crucifié se sont claquemurés à Jérusalem dans une grande salle. Derrière la porte close, comme ils sont apeurés! Il me semble voir le premier d'entre eux, Pierre, affalé, sans force, la tête retombant sur la table. Eux aussi, dirait-on, sont ensevelis comme dans un tombeau. C'est l'écroulement d'un beau rêve, c'est la fin d'une grande espérance. Gravez sur la pierre : « Ci-gît le maître. Ci-gisent les disciples. »

Cinquante jours plus tard, quelle métamorphose! Pierre, entouré de ses collègues, apostrophe hardiment les Juifs accourus en pèlerins à Jérusalem, de tous les points de l'Orient, même de Rome. « Repentez-vous, s'écrie-t-il, et que chacun soit baptisé au nom du Crucifié! » Et le pêcheur d'hommes en prend d'un seul coup trois mille dans son filet.

Encore une fois, quelle totale transformation s'est opérée chez les Apôtres. Ils étaient écrasés, les voici debout, face à l'Empire romain qu'ils s'apprentent à conquérir. Ils étaient terrorisés, veules, lâches : les voici superbes d'audace, inébranlables, héroïques. Leur foi jusqu'alors chancelante se redresse immuable et elle débordé sur le monde. Ils ne changeront plus. Tels ils sont en ce jour de la Pentecôte, tels ils resteront jusqu'au sein des plus affreux tourments.

A-t-on jamais vu dans l'histoire changement si brusque, si instantané, si radical, si complet, si durable, et surtout, humainement, si peu profitable? De changer ainsi ça ne leur rapportera ici-bas que haine inexpiable et affreux supplices.

* * *

Or, il n'y a pas d'effet sans cause. Quelle est la cause de cette transformation inouïe?

La réponse à cette question est de prime abord déconcertante, et cependant l'histoire qui l'a enregistrée nous l'impose. C'est le Maître lui-même qui a changé ainsi ses apôtres, mais après sa mort! Ce que, vivant, il n'avait pu pendant trois années, par les plus sublimes discours que la terre ait entendus, par les plus fameux miracles dont on ait ouï parler, mort, ignominieusement mort, il l'a réalisé : il s'est définitivement attaché ses apôtres, il les a convertis, gagnés, conquis pour l'éternité.

Vous criez naturellement à l'impossible! Vous trouvez que l'histoire répond à une question difficile par une indéchiffrable énigme! Vous estimez naturellement qu'une fois mort, l'homme est réduit à l'impuissance et qu'il est particulièrement absurde de prêter à un mort, flétri par une condamnation publique, condamné au gibet d'infamie, devenu la proie du tombeau, la force conquérante, le prestige victorieux, la domination irrésistible sur ceux-là mêmes que cette fin a cruellement déçus.

Quoi! Le Christ se survivrait plus fort que vivant; réduit à l'état de cadavre, il déploierait plus de puissance et d'énergie qu'au temps où sa splendide personnalité s'affirma, pendant trois ans, dans le rayonnement de la sainteté, d'une éloquence surhumaine, de prodiges sans nombre!

* * *

Et la difficulté se complique de plus en plus. Disparu de la terre des vivants, le Christ convertit un de ses plus furieux ennemis, l'illumine, le terrasse, et Paul, qui s'en allait, à bride abattue, donner la chasse aux fidèles, pour les conduire, chargés de chaînes, à Jérusalem, par une stupéfiante intervention de rôles, devient lui-même prisonnier de Jésus-Christ et sera son plus glorieux apôtre!

Quel est donc ce mort étrange qui fait plier sous sa souveraineté le plus intraitable orgueil?

Et la difficulté ne cesse de grandir. Vingt ans après le Vendredi-Saint, vers l'an 50, à Jérusalem, dans la même salle où les apôtres s'étaient blottis, traqués par la peur des Juifs, quel spectacle! Les murs n'ont pas changé, la disposition des lieux est restée la même, mais les hommes! Voyez Saul devenu Paul, l'apôtre des païens : il arrive d'Antioche, capitale de la Syrie, qu'il a évangélisée et où il a fondé une grande Eglise de chrétiens. Un peu las du voyage, il s'appuie sur son bâton. Mais ses œuvres parlent pour lui. Barnabé, d'ailleurs, son compagnon, raconte les conquêtes, de Paul en terre païenne, sur les plateaux de l'Asie Mineure. Pierre et ses collègues tressaillent de joie au récit de ces merveilles et rendent grâce à Dieu de cette première et triomphante expansion du nom chrétien en plein paganisme.

Quel état et quel état! Il y a vingt ans, dans cette même salle régnait la lugubre désolation du Vendredi-Saint. C'était la nuit profonde, Pierre était abattu, ses espérances anéanties. Aujourd'hui, c'est une aurore radieuse qui se lève. Du seuil du Cénacle, les apôtres rayonnants embrassent du regard dans leur ambition l'empire romain tout entier et se le partagent avec une tranquille audace. La peur, ils ne la connaissent plus.

Regardez donc Pierre, le poltron qu'une servante faisait trembler, se couper et trahir. Il ne craint plus les Juifs, il ouvre la porte de l'Eglise aux païens. Il ne craint pas les verges du Sanhédrin, il ne pâlit pas devant la croix de Néron.

Il ira, ce batelier de Genezareth, s'installer au cœur du monde civilisé. Trop étroite pour lui, Jérusalem, trop petite, Antioche, il y étoufferait. C'est Rome qu'il veut tenir comme dans les serres de l'aigle et il en fera la capitale de l'Eglise. Est-ce assez d'impérialisme?

Et d'où lui vient cette audace? D'où lui vient cette magnanimité? Toujours la même incompréhensible réponse : elle lui vient du Christ, depuis que le Christ crucifié a péri de la mort des esclaves!

Et, lui-même, Pierre, est crucifié, la tête en bas, pour mieux prendre son élan vers le ciel, dans le cirque de Néron, comme Paul, à son tour, a la tête tranchée par le glaive. N'importe! Son tombeau, qui n'a pas changé de place et sur lequel Michel-Ange a suspendu sa coupole géante, sera, pendant des siècles, le centre de l'unité catholique.

* * *

La foi au Crucifié ne cesse de se répandre. En 95, le consul Clément et sa femme Domitille, tous deux chrétiens, sont les plus proches parents de l'empereur, et peu s'en fallut que le sceptre impérial passât à des mains chrétiennes, à leurs deux fils, d'abord destinés à l'empire.

La foi au Crucifié entre dans les plus nobles maisons de Rome et se propage par le monde. Cinquante ans après la mort de saint Pierre, Plin, gouverneur de la Bithynie, consulte Trojan sur le moyen d'arrêter « la contagion de cette superstition qui n'a pas seulement infecté les villes mais gagné les villages et les bourgs ».

Cent ans plus tard, vers 200, Tertullien disait aux païens : « Telle est notre multitude que si nous nous retirions au désert... vous chercheriez à qui commander. »

Au début du IV^e siècle, le martyr Lucien, qui était d'Antioche, écrivait : « Les chrétiens ont presque la majorité dans l'Empire. » En dehors des frontières, l'Arménie et la Perse avaient accueilli la Bonne Nouvelle. L'Evangile avait fait éclater le cercle de fer dans lequel voulait l'enfermer la loi romaine et il avait pris une prodigieuse expansion. En 315, enfin, sonne l'heure libératrice. Après deux cent cinquante ans de persécution, Constantin proclame la liberté de conscience et l'Etat romain s'incline devant la majesté de la grande société catholique.

* * *

Et d'où est sortie cette efflorescence colossale? De la foi au Crucifié. L'univers se serait fait chrétien parce qu'un homme appelé le Christ, mis en croix, à Jérusalem, sous Ponce Pilate, en l'an 30, a convaincu ses disciples, après sa mort, de sa divinité?

A s'arrêter là, qui donc admettrait cette explication? Qui donc ne la rejeterait pas comme absurde?

Où est le mot de l'énigme? Le voici. Il est vrai que Jésus est mort, il est vrai qu'il a changé et conquis ses apôtres après sa mort

mais cette mort n'a pas duré. Le troisième jour, il est ressuscité et c'est par cette résurrection dont ils ont pu palper la réalité que Jésus s'est révélé Dieu à ses disciples dans la splendeur d'une irréfragable certitude.

Etreints par cette évidence, subjugués par cette foi, à partir de ce jour ils ne furent plus les mêmes hommes, et leur foi triomphante a conquis le monde.

Voilà l'explication totale, adéquate, et il n'y en a pas d'autre.

La mort du Christ, l'obstacle où la foi devait sombrer pour toujours, est devenue l'appui d'où elle a rebondi pour s'élaner par le monde. Vainqueur de la mort, maître de la vie, Jésus s'est avéré Dieu. Encore un coup, tout s'explique par ce fait. Il faut l'admettre ou nier toute l'histoire et se plonger dans la nuit.

J. SCHYRGENS.

INDEX ANGLAISES

L'Angleterre et l'Inde

D'après un article de Sardar Jogendra Singh : La Grande-Bretagne et l'Inde dans THE REVIEW OF REVIEWS, du 15 mars-15 avril 1925.

Naguère l'Inde avait mis sa confiance en l'Angleterre. Ces années ne sont plus. Le rêve d'une unité plus grande s'évanouit; les deux pays s'éloignent l'un de l'autre. Prélude du *self-government*, les réformes ont clarifié la question. On ne peut parler d'un échec de la dyarchie. Jamais elle n'avait été mise sérieusement à l'épreuve. L'Inde et l'Angleterre ont besoin de la foi comme de la volonté de travailler dans un esprit de camaraderie croissante. L'Angleterre a-t-elle pour objet de donner à l'Inde le *self-government*? Dans le cas affirmatif, elle a encore le moyen de sauver la situation, si l'Angleterre veut dominer l'Inde pour servir ses propres intérêts, elle a le pouvoir d'introduire un contrôle rigoureux, mais le processus qui établira ce contrôle accélèrera aussi la dissolution. L'idéalisme de l'âge de Victoria avait conquis les cœurs. Nul doute qu'en servant les intérêts des autres nous ne servions les nôtres; en octroyant le *self-government* à l'Inde, l'Angleterre contribuera à sa propre puissance et à sa propre prospérité.

Aujourd'hui l'Inde est influencée par l'esprit de notre époque; elle prend de façon intense ses propres intérêts à cœur. On n'y croit plus à la légende, d'après laquelle il y a dans la faune et dans la flore anglaises quelque chose qui engendre les conducteurs d'hommes. On y dit que l'histoire ne confirme pas cette légende; que la suprématie de l'Europe est une chose du passé.

Le gouvernement conservateur aujourd'hui au pouvoir prouvera que l'Angleterre peut gouverner ou démontrera le contraire. S'il concentre son attention sur les méthodes directes de domination, il accélérera les processus qui, à la longue, engendrent la débâcle; s'il travaille en vue d'une entente, il pourra prévenir ce conflit entre l'Asie et l'Europe que les Destins semblent préparer.

Des hommes pratiques ont supplanté Gandhi lui-même. Il était pour la paix, lui. L'auteur ne l'a rencontré qu'une fois, à Lahore; on parla de diverses choses, entre autres des machines mues à la main, comme des machines mues par l'électricité. Il était pour celles-là; l'auteur pour celles-ci. Ce dernier ne s'en rendait pas moins compte que ces machines, quelles qu'elles soient, ne rendent pas, par elles-mêmes, le peuple plus heureux; on peut même dire qu'elles minent les fondements de la société. Ce que l'homme gagne en puissance sur la nature et d'autres façons, il le perd au spirituel. La quantité de bonheur, de contentement n'augmente pas. La magie du pouvoir a fait perdre leur équilibre à des hommes qui n'y étaient pas préparés. Et aux Indes, on se dit que tempéré par la science, le glaive peut à tout moment se retourner contre celui qui le tient.

Nulle part le ciel n'est serein. Si l'empire britannique veut réaliser son splendide programme, il n'a, pour cela, que ce seul moyen, rechercher la paix avec une bonne volonté bien arrêtée et trouver, de commun accord avec l'Inde, une constitution pouvant fonctionner. Aujourd'hui, l'occasion se présente d'arriver à des décisions, de faire quelque chose et d'édifier le commonwealth des nations. A perdre son temps en d'inutiles disputes, on risque de laisser échapper cette dernière occasion. L'avenir des deux pays dépend de leur prévoyance, de leur volonté de trouver une solution. La recherche-ont-ils ensemble? Dans l'affirmative, ils la trouveront certainement; mais ils doivent la rechercher en commun. Et c'est là une condition primordiale.

HONGRIE

La situation

D'après un article d'Alfred-L.-P. Dennis : Notes sur la Hongrie, dans THE NORTH AMERICAN REVIEW de mars 1925.

Malgré tous les malheurs qui se sont abattus depuis 1914 sur la Hongrie, Budapest, la capitale, reste toujours une ville superbe. Mais elle n'est pas toute la Hongrie. Celle-ci a été, de par le traité de Trianon, démembrée de façon à la priver d'importantes régions, qui, de longue date, avaient fait partie intégrale de cet antique royaume. La Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie se sont partagées une grande partie de ses provinces; même l'Autriche y a eu sa part.

Grands sont les services que le royaume de Hongrie a rendus à l'Europe au cours de son existence millénaire. Pour parler comme le comte Teleki, la Hongrie a maintenu son indépendance contre l'Empire allemand comme contre Byzance, comme contre les puissants, bien que provisoires empires nomades.

La réputation dont la Hongrie jouissait força les Mongoles à concentrer sur elle le gros de leur offensive, et, durant plus de cent cinquante ans, elle sut tenir en respect l'avance turque. Elle sauva l'Italie de la Renaissance, florissante, mais politiquement divisée; peut-être même peut-on dire qu'il n'y aurait pas eu de place pour les discussions théologiques de Suisse ou d'Allemagne, si la Hongrie n'avait pas arrêté l'avalanche turque!

Puis vint un grand assaut du Sud-Est. En fin de compte, les Turcs, arrivés au zénith de leur puissance, écrasèrent la Hongrie à Mohacs (1526). Budapest devint une forteresse turque. La plaine centrale hongroise fut « ottomanisée » avec tant de succès, que de sérieux vestiges de l'occupation turque en subsistent encore. La Transylvanie continua de jouir d'une indépendance précaire. Au Nord et à l'Ouest, les Habsbourg commencèrent leur avance. La paix de Carlowitz (1699) libéra les Hongrois des Turcs; en même temps elle consacra l'emprise des Habsbourg.

L'autorité de ceux-ci ne fut toutefois acceptée par les Hongrois, toujours épris de liberté, qu'avec maintes restrictions. L'administration de la Hongrie n'en fut pas moins graduellement centralisée à Vienne. En 1849 éclata une insurrection qui fut écrasée. En 1867 un compromis fut conclu qui subsista jusqu'en 1918. Sauf pour les affaires étrangères et la défense nationale, la Hongrie jouit de l'autonomie.

Englobée dans la guerre mondiale, la nation hongroise fut heureuse de voir arriver la paix et accepta bien volontiers la république de Karolyi. Celui-ci céda la place aux communistes en mars 1919. On connaît les atrocités et le chaos économique de ce régime. Il prit fin en août 1919. Une période de réaction et de « terreur blanche » suivit, dont les excès ont été fort exagérés. Beaucoup des accusations lancées par les émigrés hongrois contre le régime actuel sont dénuées de fondement.

Quant à la révolution communiste, elle fut surtout provoquée par la façon dont la Hongrie fut traitée par les Alliés. C'est le désespoir des Hongrois et la faiblesse de Karolyi qui permirent aux communistes de se saisir du gouvernement.

Le gouvernement hongrois qui arriva au pouvoir en 1919 possédait d'excellentes qualités — et quelques défauts. Il est à noter tout d'abord qu'il sut gouverner. Le fait que le comte Bethlen est toujours Premier ministre est une garantie de force. C'est un homme très capable. L'amiral Horthy, chef d'Etat, a rallié autour de soi tout ce qui est pour l'ordre et la légalité. Les conspirateurs réactionnaires sont poursuivis; le groupe des « Magyars qui s'éveillent » est dans ce cas; il semble au fait être dénué de grande influence politique.

Passons maintenant aux défauts du régime.

Il convient tout d'abord de nous libérer de nos préjugés d'Américains en faveur de la démocratie et de la république. L'une et l'autre sont peut-être en train de se réaliser en Hongrie; mais la tradition est contre elles. Il n'existe pas de classe moyenne puissante à tendances libérales, pouvant influencer le cours de la politique. L'aristocratie terrienne a une très grande influence; le vote n'est pas secret dans les campagnes, et, dès lors, on voit comment cette influence peut s'exercer. La réforme agraire traîne en longueur.

Au point de vue « social » la classe dirigeante est vraisemblablement la plus charmante d'Europe. Nulle part la courtoisie, l'affabilité ne sont plus grandes qu'en Hongrie.

L'activité de la Croix Rouge américaine a rendu les Etats-Unis très populaires; les touristes américains récoltent les avantages de cette popularité.

La race magyare garde son obstination et son intransigeance des temps passés. Pourtant « nécessité fait loi » : Peu à peu, la haine belliqueuse, avec laquelle on regardait en Hongrie les clauses de la paix de Trianon, s'est éteinte. On ne compte plus sur la « prochaine guerre » pour les modifier. On se met sérieusement au travail. On recherche les capitaux étrangers qui permettraient de développer l'industrie magyare. Pourtant le désir de récu-

pérer les territoires perdus n'est pas mort, et partout se lisent — sur les cartes postales, les cartes géographiques, ailleurs encore — ces mots, en hongrois : *Non! non! jamais!* à l'adresse du traité de Trianon.

C'est de 1923 que datent les premiers pas dans la voie de la reconstruction de la Hongrie. Le précédent autrichien devait servir de modèle. Aujourd'hui « la personnalité charmante » de M. Jeremiah Smith, de Boston, et son « perpétuel sourire » sont, avec succès, aux prises avec les difficultés financières et économiques de la restauration hongroise. M. Smith est, à Budapest, commissaire général de la S. D. N. pour la Hongrie.

Des progrès très tangibles ont été obtenus dans toutes les branches, et, ce qui est important à noter, le commissaire général s'est rendu compte de la grande importance du facteur que constitue la psychologie nationale hongroise; avant tout, il vise à implanter dans le peuple magyar « cet esprit de confiance et d'espoir dans l'avenir qui constitue un des traits essentiels du projet », lequel doit remettre la Hongrie sur pied. Une série d'accords commerciaux a été signée avec les Etats voisins. Ces accords exigent de la Hongrie le maximum possible de production. Dans ce but, la géographie de la Hongrie nouvelle mérite d'être très sérieusement étudiée. C'est ici qu'il nous faut de nouveau citer le même comte Teleki et quelques chiffres qu'il aligne.

La Hongrie « mutilée », dit-il (c'est-à-dire : la Hongrie d'après-guerre, dont le traité de Trianon a tracé les limites) a gardé :

32,2 % de son territoire; 41 % de sa population; 42,9 % de ses terres labourables; 68,7 % de ses vignes; 45,7 % de son froment; 62,9 % de son seigle; 47,3 % de son orge; 51,7 % de ses porcs, 46,7 % de ses chevaux; 47,8 % de ses fabriques; 54 % de ses marais; 25,1 % de ses prairies; 25 % de ses jardins; 30,5 % de ses pâturages; 14,3 % de ses forêts; 32,2 % de son avoine; 39,1 % de ses pommes de terre; 34,7 % de son bétail; 27,6 % de ses moutons; 40,6 % de son charbon; 6,5 % de son fer.

Elle a perdu la totalité de son sel, de son or, de son argent, de son cuivre, de son manganèse, de son antimoine, de son pirite, de son bauxite.

D'où il suit que la Hongrie doit tout d'abord développer ses céréales pour la consommation à l'intérieur, tout comme pour l'exportation. Elle doit aussi intensifier son agriculture et le « métayage coopératif ». Les grands fleuves hongrois ayant aujourd'hui tous leurs sources à l'étranger, la collaboration de gouvernements étrangers est nécessaire en ce qui concerne l'irrigation, la régularisation des cours d'eau, etc. Ici intervient la question de la déforestation des pays voisins. Le manque de combustible, la cession des mines hongroises de charbon et de fer, la saisie, en 1919, par les Roumains, d'immenses stocks de matériel ferroviaire; tout cela complique singulièrement toutes ces tâches.

Mais l'énergie de M. Smith est à la hauteur de la situation; et celle du gouvernement Bethlen est un autre précieux atout.



Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à la

Revue Catholique

des idées et des faits

la plus importante revue belge
renseignant sur tous les problèmes
religieux, politiques, sociaux,
littéraires, artistiques.

Imp. A. LESIGNE, 27, rue de la Charité, Bruxelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines

BRUXELLES

COMPTOIR
D'OPTIQUE**MAISON BLAISE**

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Jumelles, baromètres, lorgnettes en or, argent et écaille. Instruments de précision. Outillage perfectionné pour le montage des Verres. Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRIERIE

Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENTENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum. — Livres liturgiques. — Ascétisme. — Grand choix de livres de prières et de chapelets. — Imagerie religieuse. — Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

ORFÈVRIERIE

ChristofleORFÈVRIERIE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRIERIE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

— Téléphone 177.87 —

Tous ceux qui font de la POLICOPIE
emploient**LA PIERRE HUMIDE**

A REPRODUIRE

MARQUE « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier.
Envoi franco. — Nombreux dépôts en Belgique.

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

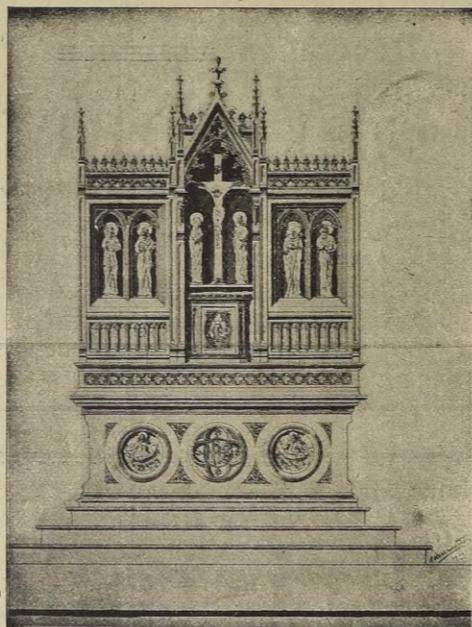
GRANDS ATELIERS D'ART RELIGIEUX

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^e, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL ; 3,000,000 DE FRANCS



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15, 17, 19, rue de la Croix-de-Pierre

BRUXELLES — Téléph. : 479.60-483.11

Adresse télégraphique : Artes-Bruxelles
Comptes Chèques Postaux n° 1057-27



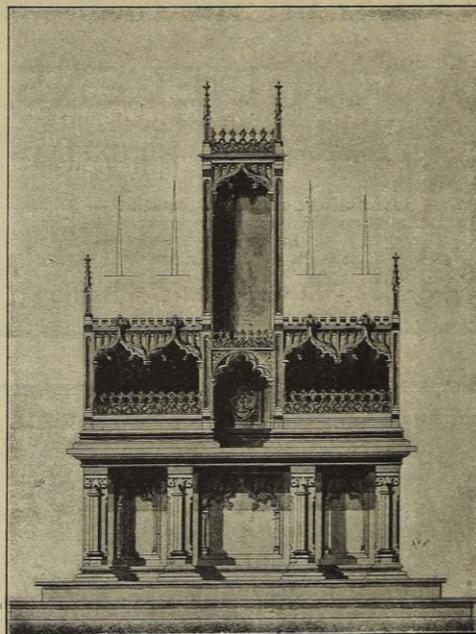
Spécialisés pour l'exécution de tous travaux de
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE
--- PEINTURES RELIGIEUSES ---
TABLEAUX — DÉCORATION MURALE
STATUAIRE — BRONZE, CUIVRE, etc.
EN TOUTES MATIÈRES ET EN TOUS STYLES



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
Gratis sur demande



ENTREPRISES GÉNÉRALES (Belgique, Étranger)
FOURNITURES COMPLÈTES
pour ÉGLISES, CHAPELLES ET SACRISTIE



Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies. 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 24,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62,
Parvis St-Gilles, St-Gilles, Etterbeek.
Place Saintelette, 26, Mo- Place Liedts, 18, Schaerbeek
lenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

Billaux Grossé

BRUXELLES

16, rue des Colonies

Art Religieux
Ornements d'églises

Sculptures Statues
Orfèvreries Cuivres
Broderies Mobilier. etc.

Drapeaux de Sociétés.

♦♦♦ CARRELAGES ♦♦♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
B 15911

BRUXELLES

Téléphone
B 15911

♦♦♦ REVÊTEMENTS ♦♦♦



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :
Longue rue Neuve, 107-111
ANVERS

Succursale ;
Rue Théophile Roucourt, 2
BERCHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

Livrées et uniformes. — Vêtements de sports
et voyages. — Lingerie. — Bonnetterie. —
Chapellerie. — Ganterie. — Chaussures. —
Cannes. — Parapluies. — Fourrures. — Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques*C'est le symbole de la suprématie*Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.**C^{ie} française du Gramophone**

BRUXELLES

171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir, Anvers.

Maison fondée en 1873 VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs

François VAN NES Successeur

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MARQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES

CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

Un "tiens" vaut mieux
que deux "tu l'auras"
"NUGGET" est sûr
l'autre ne l'est pas

Fabriqu^e par THE NUGGET Polish C^o

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.*Les prix défient à qualité égale toute concurrence.*

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS